

LE SILENCE SOUS LES PROJECTEURS

Studio Pink



Le Silence sous les Projecteurs

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Retrouvailles glaciales	4
Chapitre 2 : L'Ombre de son regard	9
Chapitre 3 : Le Poids du non-dit	15
Chapitre 4 : Proximité forcée	21
Chapitre 5 : Le Secret démasqué	26
Chapitre 6 : L'Explosion	32
Chapitre 7 : Une Trêve amère	39
Chapitre 8 : Échos du passé	45
Chapitre 9 : L'Éclipse du premier baiser	51
Chapitre 10 : Sous le feu des médias	56
Chapitre 11 : Un Instant de vérité	62
Chapitre 12 : La Possession	68
Chapitre 13 : Le Crash médiatique	74
Chapitre 14 : Le Sacrifice final	80
Chapitre 15 : La Lumière retrouvée	86

Chapitre 1

Retrouvailles glaciales

L'air de la salle de réception était saturé d'un mélange de parfums coûteux, de champagne millésimé et de cette odeur métallique propre aux projecteurs qui chauffent. Pour n'importe qui, c'était l'odeur du succès. Pour Clara, c'était celle d'un naufrage imminent.

Elle resserra ses doigts sur sa pochette en satin, les phalanges blanchies. Elle n'aurait jamais dû accepter ce contrat. Être la consultante en image pour le retour sur scène de la plus grande rockstar du pays était une opportunité en or, certes. Mais la rockstar en question s'appelait Julian Vance.

Et Julian Vance était l'homme qu'elle avait fui trois ans plus tôt, sans un mot, en laissant derrière elle un sillage de cendres et un secret qu'elle protégeait comme une condamnation à mort.

— Clara ? Tout va bien ? Tu es livide.

La voix de son assistant, Marc, lui parvint comme à travers une épaisseur de coton. Elle hocha la tête, incapable de décrocher un mot. C'est alors qu'elle le sentit.

Avant même de le voir, elle le **sentit**.

Une modification brutale de la pression atmosphérique dans la pièce. Ce magnétisme animal, sombre et lourd, qui avait toujours annoncé sa présence. L'odeur de Julian la frappa de plein fouet, franchissant les mètres qui les séparaient : un mélange de bois de santal, de tabac froid et cette note de pluie sur le bitume qu'il portait comme une

seconde peau. Une odeur qu'elle avait respirée contre son cou pendant des nuits entières. Une odeur qui lui donnait encore envie de hurler et de s'abandonner.

Elle tourna lentement la tête.

Il était là, à l'autre bout du tapis rouge intérieur. Plus grand qu'elle ne s'en souvenait. Plus sculptural aussi. Le costume noir, ajusté avec une précision chirurgicale, soulignait la carrure athlétique d'un homme qui ne dormait pas, mais qui dominait. Ses cheveux sombres étaient coiffés en arrière, dégageant un visage aux traits plus anguleux, plus durs qu'autrefois.

Puis, ses yeux trouvèrent les siens.

Le monde autour d'eux s'effaça. Les flashes des photographes devinrent des étincelles lointaines. Le brouhaha de la jet-set se mua en un silence de mort.

Julian ne cilla pas. Il ne sourit pas. Il se contenta de la fixer avec une intensité si sauvage que Clara crut sentir sa peau brûler sous sa robe de soie émeraude. C'était un regard qui ne demandait pas de pardon. C'était un regard qui exigeait des comptes.

Il commença à marcher vers elle. Chaque pas était lent, délibéré, celui d'un prédateur qui a enfin acculé sa proie. La panique monta dans la gorge de Clara, une boule d'épines qui l'empêchait de respirer. *Il ne doit pas savoir. S'il me regarde trop longtemps, il verra la vérité dans mes yeux. S'il me touche, je suis perdue.*

— Clara Delaunay, murmura-t-il en arrivant à sa hauteur.

Sa voix était plus grave, plus éraillée. Elle vibra jusque dans le bas du ventre de Clara, réveillant des souvenirs qu'elle avait tenté d'enterrer sous des tonnes de volonté.

— Julian, parvint-elle à articuler. Sa voix n'était qu'un souffle, une trahison.

Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Trop près. Beaucoup trop près. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, un brasier sous la glace. Il l'étudia, son regard glissant sur la courbe de son cou, s'attardant sur sa bouche tremblante, avant de remonter vers ses yeux.

— Trois ans, dit-il. Sa mâchoire se contracta, un tic nerveux trahissant la rage qui bouillonnait sous la surface. Trois ans pour que tu réapparaisse dans ma vie comme si de rien n'était. Tu as bonne mine pour une morte, Clara.

— Je n'ai jamais prétendu être morte, Julian. Je suis juste partie.

— Tu t'es évaporée, cracha-t-il, baissant la voix pour que seuls eux puissent s'entendre. Tu m'as laissé avec une lettre de trois lignes et un lit froid.

L'attirance était là, monstrueuse, invisible. Elle flottait entre eux comme une ligne haute tension prête à claquer. Clara luttait contre l'envie absurde de réduire les derniers millimètres qui les séparaient, de poser son front contre son torse et de lui dire que tout ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait pour lui. Pour *eux*. Mais l'image de son téléphone, resté dans son sac, avec la photo du petit garçon aux boucles sombres et aux yeux d'orage, lui revint en mémoire. Le secret. Le bouclier.

— C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, dit-elle, tentant de retrouver sa contenance de professionnelle. Je suis ici pour le contrat, Julian. Pour ta tournée. Rien d'autre.

Julian laissa échapper un rire bref, un son dénué de toute joie. Il fit un pas de plus, l'obligeant à reculer contre un pilier en marbre. Il posa une main de chaque côté de sa tête, l'emprisonnant dans son espace personnel. L'odeur de son parfum l'enveloppa, une drogue dont elle était encore sevrée de force.

— Tu penses vraiment que je vais te laisser parler de "stratégie marketing" et de "palettes de couleurs" après ce que tu m'as fait ?

Son regard descendit sur ses lèvres. Clara vit l'ombre de la faim y passer. Ce n'était pas de l'amour, c'était un besoin de possession, une rage charnelle qui n'avait fait que s'amplifier avec le temps. Sa main droite quitta le pilier pour venir effleurer la joue de Clara. Le contact fut électrique. Elle eut un tressaillement qu'il ne manqua pas de remarquer.

— Tu trembles, murmura-t-il. Sa voix s'était adoucie, devenant un velours dangereux. Tu as peur de moi, ou tu as peur de ce que tu ressens quand je te touche ?

— Julian, arrête. On nous regarde.

— Qu'ils regardent, dit-il en s'approchant de son oreille. Son souffle chaud fit frissonner chaque pore de sa peau. Ils veulent du spectacle ? Je vais leur en donner. Mais toi et moi, on n'en a pas fini. Tu ne partiras pas cette fois. Je vais te démanteler, pièce par pièce, jusqu'à ce que je comprenne pourquoi tu es partie. Et ce que tu me caches.

Le cœur de Clara rata un battement. *Ce que tu me caches.*

Elle posa ses mains sur son torse pour le repousser, mais ses paumes rencontrèrent le muscle ferme, le battement de son cœur, rapide, erratique. Un miroir du sien. Pendant une seconde, la colère de Julian s'effaça derrière une détresse si profonde qu'elle faillit céder. Elle voulut crier qu'elle était désolée, que leur fils lui ressemblait tellement que ça lui brisait le cœur chaque matin.

Mais elle se reprit. Elle ne pouvait pas le laisser entrer. Pas Julian. Pas l'homme dont la vie était brûlée par les projecteurs et les excès. Son secret était la seule chose qui protégeait son fils de ce chaos.

— Je n'ai rien à te cacher, mentit-elle, les yeux fixés dans les siens. Je suis simplement devenue une autre femme. Une femme qui ne t'aime plus.

Le regard de Julian se durcit instantanément, se transformant en deux lames de silex. Il recula d'un pas, rompant le contact physique, mais laissant derrière lui une sensation de froid glacial.

— C'est le mensonge le plus pathétique que tu m'aies jamais servi, Clara. Et je vais prendre un plaisir immense à te prouver le contraire.

Il lui jeta un dernier regard chargé de promesses sombres et de désir brut, avant de se détourner et de s'éloigner vers la foule de journalistes qui l'appelait.

Clara resta là, adossée au marbre froid, ses jambes menaçant de se dérober. Elle porta une main à sa gorge, sentant encore la brûlure de sa présence. Elle avait survécu aux retrouvailles, mais la guerre ne faisait que commencer. Et dans le silence qui suivrait les projecteurs, elle savait qu'elle ne pourrait pas cacher la vérité éternellement.

Elle sortit son téléphone, déverrouilla l'écran et regarda brièvement le visage de l'enfant qui dormait sur la photo.

— Pardon, Léo, murmura-t-elle pour elle-même.

Elle rangea l'appareil, redressa les épaules et s'avança vers la lumière, ignorant que dans l'ombre, à quelques mètres de là, Julian ne l'avait pas quittée des yeux. Il avait vu le mouvement. Il avait vu le téléphone. Et il n'avait jamais été aussi déterminé à détruire le silence de Clara.

Chapitre 2

L'Ombre de son regard

****CHAPITRE : L'Ombre de son regard****

L'air de la salle de réception était devenu irrespirable. Trop de parfums coûteux, trop de rires forcés, trop de flashes qui crépitaient comme des rafales de mitrailleuses derrière les vitrines de l'hôtel particulier. Pour Clara, chaque seconde passée sous ces lustres de cristal était une torture. Mais ce n'était pas la lumière qui l'étouffait. C'était l'ombre. Celle de Julian.

Elle sentait encore la morsure de ses doigts sur son poignet, une empreinte fantôme qui brûlait sa peau fine. Elle s'engouffra dans un couloir dérobé, cherchant désespérément l'air frais de la terrasse. Son cœur battait un rythme erratique, une batterie de rock déchaînée contre ses côtes.

Pardon, Léo.

Le prénom de son fils agissait comme une ancre, mais une ancre qui l'entraînait vers le fond. Elle l'avait caché pendant trois ans. Trois années de silence laborieux, de nuits blanches à construire une muraille entre le monde scintillant de Julian et la simplicité de leur vie à deux. Et en une seule soirée, tout menaçait de s'effondrer.

— Tu as toujours eu cette habitude de fuir quand la température monte, Clara.

La voix était basse, traînante, avec ce grain de velours et de papier de verre qui avait autrefois le don de la faire frissonner de plaisir. Aujourd'hui, il ne restait que le frisson de la peur.

Elle se figea, les doigts crispés sur la rambarde en fer forgé de la terrasse. Elle ne se retourna pas. Elle n'en avait pas besoin. Elle sentait son odeur : un mélange de tabac froid, de santal et cette note de cuir propre qui n'appartenait qu'à lui. C'était l'odeur du danger. L'odeur de tout ce qu'elle avait essayé d'oublier.

Julian s'avança dans la lumière crue de la lune. Il ne rejoignit pas la foule. Il resta là, dans l'encadrement de la porte-fenêtre, une silhouette sombre et imposante. Le costume sur mesure soulignait la largeur de ses épaules, cette carrure de boxeur que les magazines de mode s'arrachaient.

— Je ne fuis pas, Julian, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait ferme. Je prends l'air. Quelque chose que tu devrais essayer. Le narcissisme, ça finit par boucher les pores.

Il laissa échapper un rire bref, sans joie. Un son sec qui mourut dans la fraîcheur de la nuit parisienne.

— Toujours ce piquant. C'est ce qui me manquait le plus, je crois. Ou peut-être était-ce ta façon de mentir avec autant d'aplomb ?

Il fit un pas vers elle. Un seul, mais il sembla réduire l'espace de moitié. Clara se retourna enfin, le dos contre le métal froid. Julian l'observait avec une intensité dévorante. Ses yeux sombres, presque noirs sous cet éclairage, fouillaient son visage comme s'il cherchait à y lire un script qu'elle aurait modifié à son insu.

— Je n'ai rien à te dire, Julian. Notre histoire est morte sur le plateau de ton dernier film, il y a une éternité.

— Alors pourquoi tes mains tremblent-elles ? demanda-t-il en baissant les yeux vers ses doigts qui malmenaient son sac de soirée.

Il fit un autre pas. Il était maintenant si près qu'elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps. Cette chaleur qui l'avait tant de fois enveloppée dans le secret de leur appartement de l'époque, loin des caméras. Pour un instant, le décor changea dans l'esprit de Clara. Elle ne voyait plus la star mondiale, l'idole des écrans, mais l'homme qui lui lisait des poèmes à trois heures du matin, celui qui aimait l'odeur du café brûlé et qui jurait qu'il ne laisserait jamais Hollywood les changer.

La nostalgie fut une lame tranchante. Elle lui coupa le souffle.

— Qu'est-ce que tu as vu, Julian ? murmura-t-elle, sa garde tombant d'un millimètre.

Le regard de Julian se durcit. Il tendit la main, non pas pour la toucher, mais pour effleurer la pierre de la balustrade, juste à côté de son bras. Le frôlement de sa manche en soie contre son avant-bras fit dresser les poils sur la nuque de Clara.

— J'ai vu un téléphone. Une photo. Et un regard que je ne t'ai jamais connu. Une douceur... presque sauvage.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du sien. Elle pouvait voir la petite cicatrice au-dessus de son sourcil gauche, souvenir d'une chute d'enfance qu'il ne racontait qu'à elle.

— Qui est ce gosse, Clara ?

Le sang de Clara se glaça. Elle sentit un gouffre s'ouvrir sous ses pieds.

— Le fils d'une amie, mentit-elle instantanément. Je fais du baby-sitting. C'est tout.

— Tu mens, cingla-t-il. Tu as toujours été une piètre actrice, c'est pour ça que tu préférerais rester derrière l'objectif. Tes pupilles se dilatent quand tu as peur. Et là, tu es

terrifiée.

Il posa sa main sur sa taille. Ce n'était pas une caresse, c'était une prise de possession. Clara sentit le monde vaciller. Le contact électrique réveilla des souvenirs qu'elle avait passés des années à enterrer sous des couches de pragmatisme et de couches-culottes. La sensation de sa paume large, la pression de ses doigts... C'était à la fois un refuge et une prison.

— Laisse-moi partir, Julian. Tu as ta vie. Les tapis rouges, les Oscars, les femmes qui tombent à tes pieds. Laisse-moi la mienne.

— Ta vie ? Quelle vie ? Celle où tu te caches dans l'ombre en regardant des photos sur un écran ?

Il s'approcha encore, son souffle caressant sa joue.

— Tu te souviens de cette nuit à Biarritz ? Le vent, le sel sur ta peau... Tu m'avais dit que rien ne nous séparerait. Pas même le silence.

— C'était avant que tu ne deviennes un produit, Julian. Avant que tu ne préfères ton image à la réalité.

L'insulte fit mouche. Julian contracta la mâchoire, un muscle saillant sur son visage anguleux. L'espace d'une seconde, Clara crut qu'il allait l'embrasser — une punition ou une revendication, elle ne savait pas. Et le pire, c'est qu'une partie d'elle, une partie traîtresse et affamée, le désirait. Elle voulait retrouver ce feu, cette déconnexion totale du reste de l'univers.

Mais l'image de Léo, avec ses boucles brunes et ses yeux qui étaient la copie conforme de ceux de l'homme en face d'elle, s'imposa à son esprit. Elle ne pouvait pas laisser Julian entrer dans son monde. Sa célébrité était un incendie ; elle ravageait tout

ce qu'elle touchait. Léo méritait le calme, pas les paparazzis.

Elle trouva la force de le repousser, posant ses mains contre son torse solide. Elle sentit le battement puissant de son cœur sous le tissu fin de sa chemise.

— Ne fais pas ça, Julian. Ne joue pas avec moi. Tu n'as aucune idée de ce qui est en jeu.

Il ne recula pas, mais son regard changea. L'obsession y brillait d'un éclat sombre, presque effrayant.

— C'est justement parce que je sais qu'il y a un enjeu que je ne te lâcherai pas, Clara. Tu as emporté quelque chose avec toi quand tu es partie. Et je vais découvrir quoi. Même s'il faut que j'achète chaque mètre carré de cette ville pour te retrouver.

— Tu es fou.

— Je suis lucide pour la première fois depuis trois ans.

Le bruit de pas et de rires se rapprocha de la terrasse. Un groupe de fêtards, une coupe de champagne à la main, s'apprêtait à briser leur bulle. Clara en profita pour se glisser sur le côté, échappant à son emprise.

— Adieu, Julian.

— "À bientôt", Clara, corrigea-t-il d'une voix basse, presque inaudible pour les autres, mais qui résonna dans chaque fibre de son être.

Elle s'éloigna, traversant la salle de bal sans voir personne, fendant la foule comme une somnambule. Elle ne se retourna pas, mais elle sentait son regard planté entre ses omoplates. C'était une présence physique, un poids, une ombre qui s'étirait sur le

parquet de marbre, la suivant jusqu'à la sortie.

Une fois dans le taxi, elle s'effondra sur la banquette en cuir, tremblant de tous ses membres. Elle sortit son téléphone. L'écran s'alluma sur le visage de Léo. L'enfant dormait, paisible, ignorant que l'orage venait de gronder au-dessus de sa tête.

Clara ferma les yeux. Elle avait espéré que Julian l'aurait oubliée, que l'éclat des projecteurs aurait brûlé ses souvenirs. Elle s'était trompée. Julian ne voulait pas seulement des réponses. Il voulait récupérer ce qu'il considérait comme sien.

Et dans ce jeu de chasseur et de proie, Clara savait qu'elle venait de perdre son plus grand avantage : l'anonymat. Car désormais, dans l'ombre de son regard, il n'y avait plus de place pour le mensonge. Seulement pour une vérité qui s'appêtait à tout dévorer.

Dehors, Paris défilait, une traînée de lumières floues. Et derrière elle, quelque part dans cet hôtel de luxe, Julian restait debout sur la terrasse, seul, humant l'air où flottait encore le parfum de Clara. Il ne souriait pas. Il attendait. L'obsession était une graine qu'elle venait, malgré elle, d'arroser.

Le silence sous les projecteurs était terminé. La guerre, elle, venait de changer de visage.

Chapitre 3

Le Poids du non-dit

****CHAPITRE : LE POIDS DU NON-DIT****

Le silence n'est jamais vraiment vide. À Paris, dans le sillage de Julian, il avait une texture. C'était une matière dense, poisseuse, qui se collait à la peau de Clara comme une seconde soie, plus étouffante que n'importe quelle robe de créateur.

Depuis leur rencontre sur la terrasse, Julian s'était installé dans sa vie non pas comme une présence, mais comme un climat. Inévitable. Omniprésent. Il ne l'appelait pas sans cesse, il ne la suivait pas ouvertement dans les rues pavées du Marais. Il faisait bien pire : il l'attendait aux interstices de sa propre existence.

Clara entra dans le studio de photographie du 10^e arrondissement, le souffle court. L'odeur de café brûlé et de laque pour cheveux la prit à la gorge. Elle était en retard de dix minutes. Dix minutes qu'elle avait passées à vérifier, nerveuse, que personne ne la suivait depuis la crèche où elle venait de déposer le petit, caché sous une capuche trop grande.

— Tu es pâle, lança la maquilleuse en l'installant sur le haut tabouret. On dirait que tu as vu un fantôme.

— Juste le manque de sommeil, mentit Clara, son regard fuyant son propre reflet dans le miroir encadré d'ampoules crues.

Mais le miroir ne mentait pas. Ses yeux trahissaient une traque. Et alors qu'elle fermait les paupières pour laisser le pinceau effleurer sa peau, une voix basse,

granuleuse comme du velours sur de la pierre, fit frissonner les poils de sa nuque.

— Le sommeil est un luxe que les gens coupables ne peuvent pas toujours s'offrir.

Clara sursauta, bousculant le bras de la maquilleuse. Julian était là, appuyé contre le chambranle de la porte, une silhouette sombre découpée contre la lumière blanche du studio. Il portait un pull en cachemire noir, les manches remontées sur des avant-bras puissants, et cette montre au poignet qui semblait compter chaque seconde de son agonie.

— Julian. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je finance cette campagne, Clara. Tu l'as oublié ? Je viens m'assurer que mon investissement est... bien traité.

Il s'approcha. L'air autour d'elle se raréfia. Il dégageait cette odeur de santal et de pluie froide, un parfum qui réveillait en elle des souvenirs qu'elle avait tenté d'enterrer sous des tonnes de terre et d'oubli. Il posa une main sur le dossier de son siège. Le contact ne la touchait pas directement, mais elle sentait la chaleur irradier à travers le cuir.

— Tu étais où ce matin ? demanda-t-il, sa voix tombant d'une octave.

— Chez moi. J'ai eu du mal à démarrer.

Julian inclina la tête. Ses yeux, d'un gris d'orage, parcoururent son visage avec une précision chirurgicale. Il ne cherchait pas la beauté, il cherchait la faille.

— Tiens donc. Pourtant, j'ai fait envoyer une voiture devant ton immeuble à huit heures. Le chauffeur dit que tu n'es jamais sortie par la porte principale.

Le cœur de Clara rata un battement. Elle sentit une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates.

— J'ai pris la sortie de service. Les travaux dans le hall me dérangent.

— Tu détestes la poussière, c'est vrai, murmura-t-il, un sourire sans joie étirant ses lèvres. Ou alors, tu fuis quelque chose. Ou quelqu'un.

Il tendit la main et, du bout de l'index, il effleura une mèche de cheveux près de son oreille. Le geste était d'une lenteur provocante. Clara retint sa respiration, les muscles de son cou tendus à rompre.

— On ne fuit pas éternellement, Clara. On finit toujours par s'essouffler.

La séance photo fut un calvaire. Sous les projecteurs qui chauffaient la peau jusqu'à l'inconfort, Clara devait jouer l'assurance, la femme fatale, l'icône intouchable. Mais à chaque déclic de l'obturateur, elle sentait le regard de Julian. Il n'était pas avec l'équipe technique, il était assis au fond du studio, dans la pénombre, un verre de cristal à la main, l'observant comme une énigme qu'il avait l'intention de briser.

À la pause, elle s'éclipsa vers les loges, espérant une minute de répit. Son téléphone vibra dans son sac. Un message de la baby-sitter : *"Il a un peu de fièvre, mais il dort. Ne t'inquiète pas."*

Un soulagement éphémère l'envahit, immédiatement balayé par une ombre portée sur la moquette.

Julian n'avait pas frappé. Il n'en avait jamais eu besoin. Il entra et referma la porte derrière lui. Le clic de la serrure résonna comme un coup de feu.

— Tes horaires sont fascinants, Clara, commença-t-il en s'avancant dans l'espace exigu. Tu disparais tous les jours entre treize heures et quatorze heures trente. Précisément. Même quand les tournages s'allongent, tu trouves une excuse. Une urgence "administrative".

Il était si près qu'elle pouvait voir les battements de sa propre peur dans le reflet de ses pupilles.

— Ma vie privée ne te regarde plus, Julian.

— "Plus" ? fit-il en laissant échapper un rire bref et sec. Rien de ce qui te concerne ne m'est étranger. Tu m'as appartenu. Et tu n'as jamais rendu les clés.

Il posa ses mains sur la table de maquillage, l'encerclant, l'emprisonnant entre son corps et le miroir. La tension était telle qu'elle aurait pu s'enflammer. Clara posa ses paumes contre son torse pour le repousser, mais ses mains restèrent traîtreusement posées sur le cachemire doux. Elle sentait le rythme régulier, puissant, de son cœur.

— Pourquoi ce secret ? reprit-il, le regard rivé sur ses lèvres. Qu'est-ce que tu caches avec autant de ferveur que tu en oublies de respirer quand je t'approche ?

— Je ne cache rien. Je vis, tout simplement. Ce que tu ne supportes pas, c'est que je le fasse sans toi.

Julian se pencha, son souffle chaud venant balayer sa joue. Il y avait dans son regard une lueur de curiosité malade, une soif de vérité qui confinait à la cruauté.

— Tu mens. Ton parfum a changé. Ce n'est plus seulement le tien. Il y a une note de fond, quelque chose de lacté, de sucré... quelque chose qui n'appartient pas au monde des projecteurs.

Clara sentit le sol se dérober. Son instinct de mère hurla en elle, lui ordonnant de s'enfuir, de le frapper, de protéger l'existence du petit être qui l'attendait. Mais elle resta pétrifiée. Julian était un prédateur de détails. Il ne voyait pas seulement ce qu'on lui montrait, il sentait ce qu'on dissimulait.

— Tu te fais des idées, Julian. C'est l'obsession qui te fait délirer.

— Est-ce que c'est de l'obsession que de vouloir comprendre pourquoi mon ancienne amante, qui a disparu pendant deux ans, revient avec des yeux de fugitive et un emploi du temps de ministre de l'ombre ?

Il attrapa brusquement son poignet, sans violence mais avec une autorité de fer. Il remonta la manche de son peignoir de soie, exposant la peau fine.

— Tu trembles.

— Lâche-moi.

— Dis-moi la vérité, et je te laisserai partir.

— La vérité, c'est que je te hais de me traquer ainsi ! cria-t-elle, sa voix se brisant sous le poids de l'émotion.

Julian ne cilla pas. Il resta là, immobile, l'observant avec une intensité qui semblait vouloir lui arracher son âme. Le silence retomba, plus lourd que jamais, chargé de tout ce qu'ils ne disaient pas : les regrets, la trahison, et ce lien invisible qui refusait de rompre.

Il finit par relâcher son poignet. Il recula d'un pas, ses yeux se faisant plus sombres, presque noirs.

— Tu finiras par faire une erreur, Clara. Une seule. Et quand ce moment viendra, je serai là pour ramasser les morceaux de ton mensonge.

Il se détourna et quitta la pièce sans un regard en arrière.

Clara s'effondra sur son siège, ses mains sur son visage. Le parfum de Julian flottait encore dans la loge, mélange agressif et séducteur qui lui rappelait qu'elle n'était plus en sécurité. Le non-dit était une bombe à retardement, et elle entendait désormais le tic-tac, de plus en plus fort, sous les projecteurs de Paris.

Dehors, le ciel s'était assombri. Un orage se préparait. Un vrai, cette fois. Et elle savait que les murs de son anonymat ne suffiraient pas à la protéger de la foudre qui habitait les yeux de Julian.

Elle reprit son téléphone, ses doigts tremblants glissant sur l'écran. Elle devait partir. Changer de quartier. Changer de vie. Encore.

Mais en croisant son propre regard dans le miroir, elle vit ce qu'elle craignait le plus : une part d'elle-même ne voulait plus fuir. Une part d'elle-même voulait que Julian découvre tout, juste pour que ce poids insupportable sur sa poitrine cesse enfin de l'étouffer.

Le silence n'était plus une protection. C'était une prison.

Chapitre 4

Proximité forcée

L'espace était devenu son ennemi.

Le tour-bus de la production n'était pas qu'un véhicule ; c'était un cercueil de luxe, tapissé de cuir sombre et d'odeurs de café froid, où chaque virage sur l'autoroute la précipitait un peu plus contre lui. Depuis le départ de Paris, Clara avait appris à calculer ses mouvements au millimètre près pour éviter tout contact. Mais dans un bus lancé à cent dix kilomètres-heure vers Lyon, la géométrie était une science défailante.

— Tu devrais dormir. Ta jambe tremble depuis vingt minutes, c'est agaçant.

La voix de Julian, basse et rocailleuse, transperça le silence de la cabine arrière. Clara ne leva pas les yeux de son script. Ses doigts serraient le papier au point de le froisser.

— Je ne dors pas avant une première, murmura-t-elle. Tu le sais.

— Je savais beaucoup de choses sur la Clara d'il y a cinq ans. Je ne sais rien de celle qui se cache derrière ce texte.

Elle sentit son regard peser sur elle, une pression presque physique. Julian était assis sur la banquette opposée, ses longues jambes encombrant l'étroit passage. Il portait un t-shirt noir trop fin, et elle pouvait deviner le mouvement de ses muscles à chaque respiration. L'air dans le bus était saturé de lui. Ce mélange de santal, de tabac froid et de cette note musquée qui appartenait à sa peau. C'était une agression sensorielle. Une torture qu'elle s'infligeait en restant là.

— Je ne me cache pas, Julian. Je travaille.

— Tu mens.

Il se leva d'un mouvement fluide, brisant la distance de sécurité qu'elle avait tenté d'instaurer. Le bus tressauta sur une irrégularité de la chaussée, et Julian dut poser sa main sur le dossier de la banquette, juste au-dessus de l'épaule de Clara. Elle sentit la chaleur de son corps l'envahir. Ses narines frémirent malgré elle.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle s'y refusa. Si elle levait les yeux, elle verrait cet éclair d'orage qu'elle redoutait tant. Elle verrait qu'il savait. Qu'il lisait en elle comme dans un livre dont il aurait lui-même écrit les pages les plus sombres.

— On doit répéter la scène du balcon pour demain, dit-elle d'une voix qu'elle espérait ferme. Le metteur en scène veut plus d'intensité.

Julian laissa échapper un rire bref, sans joie.

— Plus d'intensité ? Clara, si on met plus d'intensité, on finit par brûler le théâtre. Le problème n'est pas l'intensité. C'est la peur. Tu as peur que je te touche.

Il fit glisser sa main du dossier vers son cou, effleurant à peine la peau sensible de sa nuque. Le contact fut électrique. Un frisson violent remonta la colonne vertébrale de Clara, un souvenir viscéral d'une nuit à Rome, des années plus tôt, où ses mains à lui avaient la même assurance, la même faim.

— Arrête, souffla-t-elle, les yeux clos.

— Ton corps ne dit pas « arrête ». Ton pouls bat si fort que je pourrais le compter à

l'œil nu.

Il s'accroupit devant elle, la forçant à baisser son script. Désormais, ils étaient au même niveau. Dans la pénombre du bus, éclairée seulement par les néons bleutés du couloir et les phares des voitures qui les doublaient, son visage semblait sculpté dans la roche. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu.

— La proximité forcée, c'est ça le concept de la tournée, non ? reprit-il, sa voix descendant d'un octave. On partage les coulisses, les hôtels, les trajets. Tu ne peux plus t'enfuir, Clara. Le silence ne marche plus quand on respire le même air.

Il posa sa main sur son genou. C'était un geste possessif, presque cruel dans sa simplicité. À travers le tissu fin de son pantalon, elle sentait chaque doigt. Le désir monta en elle comme une nausée, un mélange de besoin pur et de haine de soi. Elle se rappelait le goût de ses lèvres, la façon dont il la tenait quand le monde extérieur n'existait plus. L'oublier avait été un travail de chaque instant, un édifice de mensonges qu'il était en train de démolir d'une seule pression de la main.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda-t-elle, sa voix se brisant.

— Parce que je déteste le silence. Et parce que je déteste encore plus que tu fasses semblant de ne rien ressentir alors qu'on est en train de s'étouffer tous les deux.

Il se rapprocha encore. Leurs souffles se mélangèrent. C'était ce moment suspendu, cette fraction de seconde où tout pouvait basculer. Clara voyait la cicatrice minuscule au coin de sa lèvre, souvenir d'une dispute idiote un soir de pluie. Elle avait envie de poser ses lèvres dessus. Elle avait envie de hurler.

— On est censés jouer des amants tragiques sur scène, Julian. Pas dans la vraie vie.

— La différence s'efface, Clara. Tu ne sais plus où s'arrête le rôle et où tu

commences.

Il fit glisser sa main plus haut sur sa cuisse. L'intimité de l'espace rendait chaque mouvement démesuré. Dehors, l'orage promis par le ciel parisien éclata enfin. De grosses gouttes s'écrasèrent contre les vitres du bus, noyant le paysage dans un flou mélancolique. Le fracas du tonnerre sembla sceller leur enfermement.

Clara sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce n'était pas de la tristesse, c'était de l'épuisement. L'épuisement de lutter contre une force de la nature. Elle posa sa main sur celle de Julian, non pas pour la repousser, mais pour l'arrêter. Leurs doigts s'entrelacèrent, un réflexe que leurs cerveaux n'avaient pas autorisé mais que leurs mains reconnaissaient parfaitement.

— Dis-le, murmura-t-il contre sa joue. Dis que tu te souviens de tout.

— Je me souviens de tout, Julian. C'est bien ça le problème.

Elle tourna enfin la tête. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres. Le désir était là, brut, sauvage, une entité physique qui occupait tout l'espace restant dans la cabine. C'était une torture. Une douleur exquise qui lui rappelait qu'elle était vivante, mais à quel prix ?

Julian ne l'embrassa pas. Il fit pire. Il posa son front contre le sien et ferma les yeux, respirant son odeur comme un condamné à mort.

— On va se détruire, Clara. Avant la fin de cette tournée, on sera en cendres.

— On l'est déjà, répondit-elle dans un souffle. On ne fait que remuer les braises.

Il se redressa brusquement, rompant le contact. Le vide qu'il laissa derrière lui fut plus douloureux que sa présence. Il se dirigea vers sa couchette sans un regard en

arrière, la laissant seule avec le rythme cardiaque du moteur et le tambourinement de la pluie.

Clara resta immobile, sa main tremblante posée là où la sienne se trouvait quelques secondes plus tôt. Elle sentait encore la chaleur, la marque invisible de sa possession. Le tic-tac de la bombe qu'elle avait entendu dans sa loge à Paris était devenu une explosion sourde, continue.

Elle savait qu'elle ne dormirait pas. Pas ce soir, pas demain. Pas tant que ce bus continuerait de rouler, pas tant que Julian habiterait ses pensées avec la violence d'un propriétaire qui réclame son dû.

Le silence n'était plus une prison. C'était un champ de mines. Et elle venait de faire le premier pas.

Elle reprit son script, mais les mots n'étaient plus que des taches noires sans sens. Une seule certitude l'habitait : la tournée ne faisait que commencer, et la proximité forcée allait devenir son enfer personnel. Un enfer qu'une part d'elle-même, la plus sombre, la plus secrète, commençait déjà à chérir.

Elle ferma les yeux et écouta l'orage gronder au-dehors, priant pour que la foudre finisse par tomber, une bonne fois pour toutes.

Chapitre 5

Le Secret démasqué

CHAPITRE : LE SECRET DÉMASQUÉ

L'orage ne se contentait plus de gronder ; il lacérait le ciel au-dessus de l'autoroute déserte, transformant le toit du tour-bus en une peau de tambour métallique. À l'intérieur, l'air était chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur la nuque d'Elena. L'obscurité était presque totale, seulement découpée par les éclats bleutés des gyrophares lointains ou les éclairs qui déchiraient la nuit.

Julian ne dormait pas. Il ne dormait jamais vraiment quand elle était à moins de dix mètres de lui. Il était assis dans le carré lounge, une bouteille de cristal entamée sur la table, l'odeur du whisky tourbé se mélangeant à celle, plus entêtante, de son propre parfum — un mélange de cuir froid et de santal brûlé.

Il fixait le sac d'Elena, resté entrouvert sur la banquette opposée. Elle s'était éclipsée vers les couchettes, le laissant avec ce sentiment d'inachevé qui le rongait depuis Paris. Mais quelque chose dépassait du sac. Un coin de papier glacé, une texture qui n'avait rien à voir avec la matité des scripts ou la souplesse des magazines de mode.

Il n'était pas un homme qui fouillait. Il était un homme qui prenait ce qui lui appartenait. Et ce soir, le silence d'Elena réclamait une réponse qu'il n'avait plus la patience d'attendre.

Ses doigts longs, aux articulations blanchies par la tension, s'emparèrent de l'objet.

C'était une enveloppe de kraft, usée sur les bords, comme si elle avait été manipulée

des milliers de fois. À l'intérieur, pas de lettres d'amour, pas de menaces. Des photos. Et un dossier médical.

Le premier cliché le frappa comme un coup de poing au plexus. Un enfant. Un petit garçon d'environ trois ans, aux boucles sombres et indisciplinées, assis sur un tapis de jeu. Mais ce ne furent pas les boucles qui figèrent le sang dans les veines de Julian. Ce furent les yeux.

Des yeux d'un bleu d'orage, bordés de cils trop longs, identiques à ceux qui le fixaient chaque matin dans le miroir.

Le monde de Julian bascula. Le vrombissement du moteur du bus devint un hurlement dans ses oreilles. Il fit défiler les documents, ses yeux dévorant les dates, les noms. *Clinique de la Muette, Paris. Mère : Elena Vals. Père : Non mentionné.*

La date de conception correspondait à leur dernière nuit, quatre ans plus tôt. Cette nuit où il avait cru qu'ils s'étaient tout dit avant qu'elle ne disparaisse sans laisser d'adresse, le laissant seul avec son ambition dévorante et un vide qu'aucune drogue, aucune actrice, aucun succès n'avait pu combler.

Il se leva. Le mouvement fut si brusque que la bouteille de whisky oscilla dangereusement sur la table. Il traversa le couloir étroit, ses bottes de cuir ne faisant aucun bruit sur la moquette, mais sa présence déplaçant l'air comme une onde de choc.

Il écarta violemment le rideau de la couchette d'Elena.

Elle ne dormait pas. Elle était recroquevillée, les yeux grands ouverts dans le noir. En le voyant, en voyant l'enveloppe qu'il serrait si fort que ses phalanges craquaient, elle se redressa, le dos plaqué contre la paroi froide.

— Julian... murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle brisé.

— Ne prononce pas mon nom, siffla-t-il.

Le ton était bas, vibrant d'une fureur si noire qu'elle semblait absorber la faible lumière du couloir. Il jeta les photos sur ses genoux. Elles s'éparpillèrent sur la couverture comme des preuves d'un crime de sang.

— Combien de temps ? demanda-t-il.

— Julian, laisse-moi t'expliquer...

Il se pencha, envahissant son espace vital, ses mains s'appuyant de chaque côté de son visage, l'emprisonnant. L'odeur de l'alcool et de la trahison émanait de lui. Ses yeux n'étaient plus bleus ; ils étaient de l'antracite liquide.

— Combien de temps as-tu prévu de me regarder dans les yeux en sachant que mon fils existait quelque part sans moi ? Combien de nuits as-tu passé dans mes bras, ces derniers jours, en gardant ce secret sous ta langue comme un poison ?

— Ce n'était pas comme ça ! Tu n'étais pas prêt, la carrière, la presse, tu aurais tout détruit ! cria-t-elle, les larmes dévalant enfin ses joues.

Julian rit, un son sec, sans aucune joie, qui lui déchira la gorge.

— Pas prêt ? Tu as décidé pour moi ? Tu as volé trois ans de ma vie, Elena. Tu as volé trois ans à ce gosse. Tu m'as laissé crever de manque en pensant que tu étais partie parce que tu ne m'aimais plus, alors que tu portais ma chair et mon sang.

Il attrapa son menton, l'obligeant à soutenir son regard. La douleur qui émanait de lui était presque palpable, une chaleur dévastatrice qui contrastait avec la froideur de ses

paroles.

— Je pensais que tu étais ma muse. Mon obsession. Mais tu n'es qu'une voleuse. Une menteuse de haut vol.

— Je voulais le protéger de toi ! De ton monde, de ta violence ! se défendit-elle, tentant de repousser son torse massif.

— De moi ? Julian la lâcha comme si elle le brûlait. Il recula d'un pas, son corps tremblant d'une rage contenue qui menaçait de tout pulvériser dans ce bus de malheur. Tu l'as protégé du seul homme qui aurait donné sa vie pour lui sans hésiter. Tu m'as transformé en un étranger pour mon propre fils.

Le silence qui suivit fut pire que l'orage. Un silence de mort, de fin du monde. Elena pleurait sans bruit, les épaules secouées de spasmes. Elle tendit une main vers lui, une main qui cherchait le contact, le pardon, ou peut-être juste une ancre dans la tempête qu'elle avait déclenchée.

Il ne la toucha pas. Il regarda sa main comme s'il s'agissait d'un serpent.

— Ne me touche plus jamais, dit-il d'une voix soudainement calme. Une voix de glace.

— Julian, s'il te plaît...

— La tournée continue, reprit-il, chaque mot étant une sentence. On va jouer cette pièce. On va donner au public ce qu'il veut. Tu vas monter sur scène tous les soirs et tu vas m'aimer devant les projecteurs. Tu vas me supplier, tu vas m'embrasser, tu vas jouer la comédie de ta vie.

Il se rapprocha une dernière fois, son visage à quelques centimètres du sien. Elle

sentait son souffle court contre ses lèvres, un contraste cruel avec la haine qui brûlait dans ses yeux.

— Mais dès que le rideau tombera, Elena, tu n'existeras plus pour moi. Tu n'es plus qu'un contrat. Une employée. Et quand cette tournée sera finie, je prendrai ce qui m'appartient.

— Tu ne me l'enlèveras pas, hoqueta-t-elle.

Julian afficha un sourire cruel, un masque de prédateur qui venait de trouver sa proie.

— Tu m'as sous-estimé. Tu pensais que j'étais un monstre ? Tu n'as encore rien vu. Je vais transformer ta vie en un enfer si poli, si parfait, que tu me supplieras de te laisser partir. Mais je ne le ferai pas. Tu vas rester là, à me regarder devenir le père que tu m'as empêché d'être, et tu sentiras chaque seconde le poids de ce que tu as détruit.

Il ramassa une des photos — celle où le petit garçon souriait, une fossette marquant sa joue gauche, la même que celle de Julian — et la glissa dans la poche de sa veste, tout près de son cœur qui battait trop vite, trop fort.

— Prépare-toi pour demain, Elena. La répétition commence à huit heures. Ne sois pas en retard.

Il tourna les talons et disparut dans l'obscurité du couloir.

Elena resta seule dans sa couchette, entourée des débris de son secret. Le silence n'était plus un champ de mines. La bombe avait explosé. Et dans les décombres, elle comprit que l'enfer qu'elle redoutait n'était rien comparé à la guerre froide que Julian venait de déclarer.

Dehors, la foudre frappa un arbre en bordure d'autoroute dans un fracas apocalyptique. La lumière crue illumina le bus une fraction de seconde, révélant Elena prostrée, serrant contre elle le script qui, désormais, n'était plus qu'un accessoire dérisoire dans le drame sanglant de leur réalité.

Julian, de l'autre côté de la cloison, ferma les yeux et laissa la douleur le submerger. Ce n'était pas une tristesse propre, c'était une gangrène. Il allait l'aimer et la haïr jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. C'était ça, le nouveau scénario. Et il n'y aurait pas de rappel.

Chapitre 6

L'Explosion

****CHAPITRE : L'EXPLOSION****

Huit heures une.

Le studio de répétition ressemblait à une morgue sous néons. L'air y était rance, chargé d'une odeur de poussière chauffée par les amplis et de café brûlé. Au centre du plateau, Elena se tenait droite, mais ses doigts, invisibles pour quiconque n'aurait pas plongé ses yeux dans les siens, tremblaient contre ses cuisses. Elle portait un pull trop grand, un vestige de sa vie d'avant, celle où elle n'était pas une imposture sur pattes.

Julian était là, assis dans la pénombre de la régie. Il ne la regardait pas. Il fixait la console de mixage comme s'il cherchait l'endroit exact où enfoncer le scalpel.

— On reprend à la mesure quarante-deux, lança-t-il. Sa voix était un fil de rasoir. Et cette fois, essaie de ne pas chanter comme une débutante qui a peur de réveiller ses parents. Mets-y de la vérité, Elena. Si tu sais encore ce que c'est.

Le coup de fouet frappa juste. Elena prit une inspiration sifflante. Le piano démarra, une mélodie mélancolique qu'elle avait elle-même composée dans le secret de ses nuits d'insomnie, et que Julian avait réarrangée pour en faire un hymne déchirant.

Elle ouvrit la bouche. Les premières notes sortirent, fragiles.

— Stop.

Le silence retomba, lourd comme une chape de plomb. Julian se leva et descendit les marches de la régie. Chaque pas résonnait sur le parquet comme un arrêt de mort. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle sentit son odeur — ce mélange de tabac froid, de santal et de cette arrogance électrique qui lui était propre.

— Tu joues la comédie, murmura-t-il, ses yeux sombres fouillant les siens. Même là, devant moi. Tu es en train de me servir une version édulcorée de toi-même. Je ne veux pas de l'actrice, Clara.

Le prénom tomba entre eux comme une grenade dégoupillée. *Clara*. Son vrai nom. Celui qu'elle avait enterré sous des couches de maquillage et de mensonges contractuels.

— Je fais ce que tu m'as demandé, répliqua-t-elle, la voix étranglée. Je chante tes putains de notes.

— Mes notes ? Ce sont les tiennes ! C'est ton cœur qui est étalé sur ce script ! cria-t-il soudain, faisant sursauter les techniciens au fond de la salle. Pourquoi tu te caches ? Pourquoi tu traites ton propre talent comme une maladie honteuse ?

L'explosion ne fut pas un cri, mais une rupture de barrage. Elena fit un pas en avant, brisant la distance de sécurité qu'il imposait.

— Parce que c'est une maladie ! hurla-t-elle à son tour. Tu crois que c'est quoi, ce milieu, Julian ? Tu crois que c'est l'art, la passion, la lumière ? Pour moi, c'est une broyeuse ! J'ai vu ce qu'ils ont fait à ma sœur. J'ai vu comment ils l'ont dépecée, note après note, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une carcasse vide avec un sourire en plastique sur une affiche de concert !

Elle tremblait de tout son corps maintenant. Les larmes ne coulaient pas, elles brûlaient ses paupières.

— Je ne voulais pas être un produit. Je ne voulais pas que des mecs en costume décident de la couleur de mes cheveux ou de la fréquence de mes battements de cœur. J’ai écrit ce script pour exister dans l’ombre. Parce que dans l’ombre, personne ne peut te briser pour voir comment tu es faite à l’intérieur !

Julian resta pétrifié. Sa main, qui s’était levée pour gesticuler, resta suspendue dans le vide. Il vit, pour la première fois, non pas la muse qui l’avait trahi, mais la gamine terrifiée qui s’était construit une forteresse de mensonges pour ne pas finir en pâture.

— Tu aurais pu me le dire, dit-il, sa voix soudainement basse, presque brisée.

— Te le dire ? Elena eut un rire nerveux, acide. Tu es le prince héritier de cette industrie, Julian. Tu manges, tu dors, tu respires pour les charts. Tu ne vois pas les gens, tu vois des potentiels. Tu ne m’aurais pas protégée. Tu m’aurais signée avant même que j’aie fini ma phrase.

Il accusa le coup comme s’il avait reçu un poing en plein plexus. Le silence qui suivit fut organique, vivant. On entendait le ronronnement des projecteurs au-dessus d’eux, l’orage qui grondait encore au loin, et le bruit de leurs respirations désordonnées.

Julian fit un pas de plus. Il était si près qu’elle pouvait sentir la chaleur émaner de son torse. Il leva la main, hésitant, avant de saisir brusquement le poignet d’Elena. Sa peau était brûlante.

— Tu penses vraiment que je suis ce genre de monstre ?

— Je pense que tu ne sais plus faire la différence entre une personne et une performance, Julian. Tu m’as regardée pendant des mois, mais tu n’as vu que ce que tu pouvais transformer en or.

Il lâcha son poignet comme s'il l'avait brûlé. La culpabilité, une sensation qu'il avait longtemps étouffée sous des couches de cynisme, remonta comme une bile amère. Il repensa à toutes les fois où il l'avait poussée à bout, où il avait ignoré ses réticences, les prenant pour de l'amateurisme alors que c'était de la survie.

Il se revit la veille, jetant ses affaires, la traitant de menteuse, alors qu'elle était en train de se noyer.

— Clara... commença-t-il, le nom sonnait étrangement doux dans sa bouche.

— Ne m'appelle pas comme ça. Pas ici. Pas sous ces lumières.

Elle recula, se frottant le poignet là où ses doigts avaient laissé une empreinte invisible mais cuisante. L'adrénaline retombait, laissant place à une fatigue abyssale.

— L'industrie musicale... reprit-elle, le regard perdu dans le vide du théâtre, c'est une cage dorée. Mais les barreaux sont faits de contrats et d'attentes. J'ai vu des gens mourir de soif à côté de fontaines de champagne. Je ne voulais pas de ça. Je voulais juste que ma musique soit entendue, pas que mon âme soit vendue au détail.

Julian sentit un froid polaire envahir ses membres. Il réalisa l'ampleur du gâchis. Il avait cru à une trahison artistique, une manipulation de bas étage, alors qu'il était face à une tragédie de protection. Il avait été le prédateur dont elle craignait l'ombre.

— Je ne savais pas pour ta sœur, dit-il d'une voix sourde.

— Personne ne sait. Elle est devenue un "incident de parcours" dans les rapports annuels du label.

Elena ramassa son sac, ses mouvements étaient mécaniques, dénués de la grâce habituelle qu'il aimait tant observer. Elle semblait soudainement fragile, une petite

chose prête à voler en éclats sous le poids des projecteurs qui commençaient à chauffer.

— Tu voulais de la vérité, Julian ? La voilà. Elle est moche, elle a peur, et elle n'a aucune envie d'être ici à huit heures du matin pour que tu puisses la disséquer.

Elle se détourna pour partir, mais il l'attrapa par l'épaule. Ce n'était pas un geste de colère, mais un acte désespéré de connexion.

— Attends.

Elle se figea. Le contact électrique entre eux fit crépiter l'air. Julian plongea son regard dans le sien, et cette fois, il n'y avait plus de guerre froide. Il n'y avait que les décombres de leurs certitudes.

— On ne fait pas la répétition, déclara-t-il. Pas comme ça. Pas aujourd'hui.

— Quoi ?

— On sort d'ici. On va quelque part où il n'y a pas de micros, pas de câbles, et pas de "personnages".

Elena le regarda avec méfiance. Le Julian qu'elle connaissait n'annulait jamais une séance. Le Julian qu'elle connaissait aurait exigé qu'elle utilise cette douleur pour "nourrir la chanson".

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Julian la lâcha, ses mains glissant le long de ses bras, un frôlement qui fit frissonner Elena jusqu'à la moelle. Il la regarda avec une lucidité nouvelle, une pointe de regret assombrissant ses iris.

— Parce que je viens de réaliser que j'ai passé tout ce temps à essayer de diriger ton génie, sans jamais prendre la peine de demander à Clara si elle avait encore assez d'oxygène pour chanter.

Il se tourna vers la régie et fit un signe de la main brusque aux techniciens.

— Tout le monde sort ! On remballe !

Le brouhaha des protestations s'éleva, mais un seul regard noir de Julian suffit à faire taire la salle. En quelques minutes, ils furent seuls dans l'immensité vide du studio.

Elena restait plantée là, au milieu de la scène, la lumière crue soulignant les cernes sous ses yeux. Elle se sentait mise à nu, plus encore que si elle était entrée sur scène sans vêtements.

Julian s'approcha d'elle, moins prédateur, plus homme. Il ne restait plus rien du mentor tyrannique. Il n'y avait plus que deux naufragés sur une île de bois et de métal.

— Je ne te promets pas que ce sera facile, murmura-t-il, sa voix vibrant d'une intensité nouvelle. Et je ne te promets pas que je vais changer du jour au lendemain. Mais je ne te laisserai pas devenir une carcasse. Pas toi.

Il tendit une main, la paume ouverte, une offre de paix au milieu du champ de bataille.

— Viens. On va réécrire le scénario. Et cette fois, c'est toi qui tiens le stylo.

Elena regarda sa main. Elle sentait l'odeur de la pluie qui s'était calmée dehors, l'odeur de l'ozone après la foudre. Elle savait que franchir ce pas, c'était accepter de sauter dans le vide avec l'homme qui l'avait poussée au bord du précipice.

Mais le silence sous les projecteurs était devenu insupportable. Elle avait besoin de bruit. Elle avait besoin de vrai.

Elle posa sa main dans la sienne. Ses doigts étaient froids, les siens étaient de feu. L'explosion était terminée, mais l'incendie ne faisait que commencer.

Chapitre 7

Une Trêve amère

CHAPITRE : UNE TRÊVE AMÈRE

L'appartement n'était plus un sanctuaire, c'était un plateau de tournage où personne ne connaissait son texte.

Le lendemain de leur pacte, l'air semblait plus dense, chargé de particules d'électricité statique qui faisaient dresser les poils sur les bras d'Elena. Dans la cuisine baignée par une lumière d'hiver laiteuse et cruelle, le bruit de la machine à expresso résonnait comme un marteau-piqueur.

Julian était là. Il n'était pas parti à l'aube comme il le faisait autrefois pour fuir les décombres de leurs disputes. Il était assis à l'îlot central, un exemplaire froissé d'un script devant lui, mais ses yeux ne lisaient rien. Il fixait le vide avec cette intensité sombre qui, autrefois, faisait fondre Elena, et qui aujourd'hui la mettait sur la défensive.

— On a plus de lait, dit-il sans lever les yeux.

Sa voix était basse, éraillée par le manque de sommeil. C'était une constatation banale, presque domestique, mais entre eux, chaque mot pesait une tonne. Elena s'arrêta sur le seuil, serrant les pans de son peignoir en soie contre elle. L'odeur de Julian — un mélange de bois de santal, de tabac froid et de cette certitude arrogante qui lui collait à la peau — envahissait l'espace.

— J'irai en chercher quand Léo se réveillera, répondit-elle d'un ton qu'elle voulait

neutre.

— Je peux y aller.

Elle laissa échapper un rire bref, sans joie.

— Toi ? Aller au Monoprix du coin à huit heures du matin ? Tu vas créer une émeute avant d'avoir trouvé le rayon frais.

Julian tourna enfin la tête vers elle. Ses yeux balayèrent son visage, s'attardant sur les cernes légers sous ses yeux, puis sur la naissance de sa gorge. Le regard était brûlant, trop familier. Elena sentit une pointe de chaleur incongrue lui piquer la poitrine. La haine et le désir étaient des voisins de palier qui partageaient la même cage d'escalier.

— On a dit qu'on changeait les rôles, Elena. Je peux bien affronter quelques ménagères et deux paparazzis pour un litre de demi-écrémé.

— Ce n'est pas un rôle, Julian. C'est la vie.

Il se leva d'un mouvement fluide, presque prédateur. Il s'approcha d'elle, s'arrêtant juste à la limite de sa zone de confort. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps.

— Justement, dit-il, la voix plus douce. Apprends-moi.

La journée fut une suite de chorégraphies maladroitement. Ils se croisaient dans les couloirs en s'excusant du bout des lèvres, s'évitaient du regard au-dessus du berceau de Léo, et réapprenaient les bruits de l'autre. Le froissement des pages que Julian tournait dans le salon. Le cliquetis du clavier d'Elena dans son bureau.

Vers quatorze heures, la tension atteignit un premier pic. Léo pleurait, une crise de dents qui ne cédait à rien. Elena, à bout de nerfs, balançait le petit dans ses bras, le visage rouge de fatigue.

Julian apparut dans l'encadrement de la porte de la chambre d'enfant. Il ne demanda pas la permission. Il s'approcha et tendit les mains.

— Laisse-moi faire.

— Il a mal, Julian. Ce n'est pas une question de...

— Donne-le-moi.

Leurs doigts se frôlèrent lors du transfert. Un contact bref, comme une décharge. Le contraste entre la peau brûlante du bébé et la main ferme de Julian fit frissonner Elena. Elle recula d'un pas, les bras soudain vides et légers, une sensation de perte immédiate l'envahissant.

Julian ne berça pas l'enfant. Il s'assit par terre, sur le tapis à motifs de nuages, et posa Léo contre sa poitrine. Il commença à fredonner. Ce n'était pas une berceuse, c'était un air de jazz sombre, une mélodie qu'il murmurait souvent sur les plateaux pour se concentrer.

Léo se calma presque instantanément, hypnotisé par la vibration de la cage thoracique de son père.

Elena regardait la scène, adossée au mur. C'était ça, l'amertume de la trêve : réaliser qu'il pouvait être l'homme dont elle avait besoin, mais qu'il avait choisi de ne pas l'être pendant des mois. La rancœur lui remonta dans la gorge comme de la bile.

— Tu es doué pour les illusions, murmura-t-elle.

Julian ne cessa pas son fredonnement tout de suite. Quand il leva les yeux vers elle, son regard était d'une lucidité tranchante.

— Ce n'est pas une illusion, El. C'est un effort. Le premier que je fais qui ne soit pas pour ma carrière. Tu devrais apprécier la nuance.

— L'effort, c'est pour les débutants. Nous, on est à la fin du film, Julian. On est dans le générique.

— Alors on va rajouter une scène post-générique. C'est la mode, non ?

Elle détourna le regard, incapable de soutenir cette intensité. Le silence revint, mais cette fois, il n'était plus lourd de cris étouffés, il était plein d'un doute lancinant. Pouvaient-ils vraiment cohabiter sans se détruire ? Ou étaient-ils comme deux produits chimiques qui, une fois mélangés, ne pouvaient qu'aboutir à une corrosion lente ?

Le soir tomba, drapant l'appartement d'ombres bleutées. Ils dînèrent sur le pouce, debout dans la cuisine, comme des étrangers dans une gare.

— Tu as une lecture demain pour le film de Cassavetes ? demanda-t-elle en fixant son verre de vin.

— J'ai annulé.

Elena s'étouffa presque. Julian n'annulait jamais rien. Le travail était sa religion, son oxygène.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a dit "pour le bien de l'enfant". Et pour l'instant, le bien de l'enfant, c'est que ses parents ne se sautent pas à la gorge dès qu'ils sont dans la même pièce. On va sortir demain. Tous les trois.

— Une sortie ? Julian, tu détestes sortir. Tu dis que c'est s'exposer gratuitement au jugement des imbéciles.

— Je m'en fous des imbéciles. Je veux voir si on est capables de marcher dans la même direction sans que tu cherches à me pousser sous un bus.

Elena esquissa un sourire malgré elle.

— Le bus est une option tentante.

Julian s'approcha, réduisant l'espace entre eux. L'odeur de la pluie s'invitait par la fenêtre restée entrouverte, se mêlant au parfum de la peau d'Elena. Il posa une main sur le plan de travail, juste à côté de la sienne. Il ne la touchait pas, mais elle sentait la radiation de sa présence.

— Elena.

Elle leva les yeux. Il n'y avait plus de masque. Plus d'acteur. Juste un homme fatigué, effrayé par le vide qu'il avait lui-même créé.

— Je ne sais pas comment faire, avoua-t-il. Je ne sais pas comment être... normal avec toi. Chaque fois que je te regarde, je me rappelle pourquoi on s'est aimés, et ça me donne envie de tout casser parce que je sais aussi pourquoi on s'est déchirés.

— C'est ça, la trêve, Julian. C'est vivre avec les décombres sans essayer de les reconstruire tout de suite. C'est juste... ne pas se couper sur les éclats de verre.

Il réduisit encore la distance. Ses lèvres n'étaient qu'à quelques centimètres des

siennes. Elena sentit son souffle, chaud, au goût de vin rouge et de promesses fragiles. Son cœur s'emballa, une réaction traîtresse de son corps qu'elle ne parvenait pas à museler. La tension n'était plus de la colère. C'était cette faim ancienne, cette addiction mutuelle qui les avait menés au bord de l'abîme.

Il leva la main, hésita, puis effleura une mèche de cheveux qui barrait le front d'Elena. Son geste était d'une douceur insupportable.

— Demain, dit-il, la voix étranglée. Une heure à la fois.

— Une minute à la fois, corrigea-t-elle dans un souffle.

Elle s'écarta la première, rompant le charme. Elle se dirigea vers la chambre, sentant son regard brûler dans son dos. En fermant la porte, elle s'adossa au bois froid. Elle tremblait.

La trêve était là. Amère, difficile, toxique. Mais dans le silence de l'appartement, pour la première fois depuis des mois, elle n'entendit pas le bruit de la guerre. Elle entendit seulement le battement sourd de deux cœurs qui essayaient de réapprendre le rythme d'une vie commune, sur un champ de bataille encore fumant.

L'incendie ne faisait que commencer, mais pour la première fois, elle n'avait pas envie de l'éteindre. Elle voulait voir ce qui resterait une fois que tout aurait brûlé.

Chapitre 8

Échos du passé

CHAPITRE : Échos du passé

Le silence qui suivit la fermeture de la porte n'était pas celui, lourd et poisseux, des mois précédents. C'était un silence de verre, fragile, prêt à éclater à la moindre respiration trop forte. Elena resta immobile, le front appuyé contre le bois froid, écoutant le sang cogner contre ses tempes. Derrière elle, elle entendit le froissement d'un vêtement, le craquement d'un parquet qui trahissait la présence de Gabriel, toujours là, de l'autre côté de la paroi.

Il n'était pas parti. Il ne partirait pas.

Elle finit par rouvrir la porte. Il était assis dans l'ombre du salon, la silhouette découpée par les lumières de la ville qui filtraient à travers les stores. Les néons bleus et rouges de l'enseigne d'en face zébraient sa peau, lui donnant l'air d'un spectre magnifique et brisé. Il avait déboutonné les premiers boutons de sa chemise noire, révélant la ligne tendue de sa gorge.

— Tu ne dors pas ? murmura-t-il sans se retourner.

— On ne dort pas sur un champ de mines, Gabriel.

Elle s'avança, ses pieds nus s'enfonçant dans le tapis épais. L'odeur de Gabriel — ce mélange de tabac froid, de santal et de cette note métallique, presque électrique, qui n'appartenait qu'à lui — l'enveloppa comme une menace familière. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. La tension entre leurs corps était une entité physique, un

courant de 220 volts qui ne demandait qu'une étincelle pour tout raser.

— Je pensais à ce soir-là, dit-il soudain, sa voix plus rauque que d'ordinaire. À l'audition pour *L'Ombre du Doute*.

Elena laissa échapper un rire nerveux, un son sec qui mourut instantanément dans la pièce.

— Tu veux vraiment parler de ça ? Tu étais odieux.

— J'étais terrifié, corrigea-t-il en tournant enfin son visage vers elle.

Ses yeux étaient sombres, ses pupilles dilatées par l'obscurité et par autre chose qu'elle n'osait plus nommer. Il tendit le bras et, d'un geste lent, presque hésitant, il attrapa un vieux script corné qui traînait sur la table basse. Il le feuilleta machinalement.

— Tu es entrée dans cette pièce, continua-t-il, et l'air est devenu irrespirable. Tu portais cette robe en soie verte qui glissait sur tes épaules. Tu avais l'air d'avoir inventé le mépris.

— C'était de la survie. Je savais que tu avais déjà fait renvoyer trois actrices avant mon arrivée. Je ne comptais pas être la quatrième victime de Gabriel Vance.

Il esquissa un sourire amer, un éclair de dents blanches dans la pénombre.

— Tu ne l'as pas été. Tu as été le bourreau. Dès que tu as ouvert la bouche pour donner la réplique, j'ai su que j'étais foutu. Tu ne jouais pas la scène, Elena. Tu me dévorais.

Il se leva, et la différence de taille entre eux la força à lever le menton. La proximité

était une torture. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, voir le battement de son cœur à la base de son cou. L'amertume qui leur servait de bouclier depuis des semaines semblait se fissurer, laissant filtrer une lumière crue, insupportable.

— On était censés être des professionnels, souffla-t-elle, ses doigts effleurant le revers de sa veste sans qu'elle s'en rende compte. On était les enfants chéris de la critique. "L'alchimie du siècle", c'est ce qu'ils écrivaient.

— Ce n'était pas de l'alchimie. C'était une fusion nucléaire.

Il posa sa main sur la hanche d'Elena. Son toucher était brûlant, même à travers le tissu fin de son déshabillé. Elle eut un tressaillement, mais ne recula pas. Au contraire, elle se laissa dériver vers lui, attirée par la gravité de ce passé qui les hantait.

— Tu te souviens du premier soir après le tournage ? demanda-t-elle, sa voix se brisant légèrement. Dans ce bar miteux près du studio.

Gabriel ferma les yeux un instant, comme pour mieux convoquer l'image.

— Il pleuvait des cordes. Tu avais de la boue sur tes talons hauts et tu buvais du whisky pur comme si c'était de l'eau. On a passé trois heures à se hurler dessus à propos de la dernière scène, pour finir par s'embrasser dans une ruelle derrière les poubelles.

— On se détestait déjà un peu, non ?

— Non, Elena. On s'aimait déjà trop. C'est ça qui nous a flingués. On n'a jamais su doser. C'était tout, tout de suite, jusqu'à l'overdose.

Son pouce commença à dessiner de petits cercles sur son os iliaque, un mouvement

hypnotique qui engourdisait sa raison. Elena sentit une larme traîtresse rouler sur sa joue. Elle n'était pas faite de tristesse, mais d'un épuisement total, de cette fatigue de s'être battue contre l'évidence pendant trop longtemps.

Gabriel l'essuya du bout des doigts. Sa main s'attarda sur sa joue, son pouce pressant légèrement sa lèvre inférieure. Le geste était d'une tendresse si fragile qu'elle en devint douloureuse. On aurait dit qu'il touchait une relique, quelque chose de précieux qu'il avait peur de voir tomber en poussière.

— Regarde-nous, murmura-t-il, le regard plongé dans le sien. On est des épaves, Elena.

— Des épaves dorées, alors. On brille encore sous les projecteurs.

— Les projecteurs s'en foutent de ce qu'il reste de nous quand les lumières s'éteignent. Ici, dans ce silence... c'est la seule vérité qui compte.

Il rapprocha son visage du sien, si près qu'elle pouvait sentir son souffle court. L'air était saturé d'une électricité statique. Chaque pore de sa peau semblait hurler son nom. L'amertume, la colère, les trahisons — tout cela semblait soudain accessoire face au poids de leurs souvenirs partagés. Ils étaient liés par des milliers de répliques, de baisers volés entre deux prises, de nuits blanches à refaire le monde et de matins gris à essayer de se reconstruire.

— Je n'ai jamais cessé de voir ton visage quand je fermais les yeux, avoua-t-il dans un souffle qui n'était plus qu'une confession. Même quand on se détruisait. Surtout quand on se détruisait.

Elena posa ses mains sur son torse, sentant la solidité de ses muscles sous la soie. Elle se hissa sur la pointe des pieds, son corps réclamant ce contact avec une urgence primitive.

— On est toxiques l'un pour l'autre, Gabriel. Tu le sais.

— Je sais. On est le poison et l'antidote.

Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il se contenta de poser son front contre le sien, respirant le même air, partageant le même rythme cardiaque. C'était un moment de vulnérabilité pure, un désarmement total sur un terrain vague. La guerre n'était pas finie, les cicatrices étaient toujours là, purulentes et vives, mais pour cet instant précis, elles ne comptaient plus.

Il y avait cette odeur de pluie qui montait de la rue, le vrombissement lointain de la ville qui ne dort jamais, et ce battement de cœur, sourd, obstiné, qui résonnait entre eux.

— Dis-moi que ce n'est pas qu'un écho, demanda-t-elle, les yeux embués. Dis-moi qu'il reste quelque chose de vrai sous les décombres.

Gabriel ne répondit pas par des mots. Il scella leurs lèvres dans un baiser qui goûtait la nostalgie et le désespoir. Ce n'était pas le baiser fougueux de leur rencontre, ni celui, colérique, de leurs disputes. C'était un baiser lent, exploratoire, une redécouverte mutuelle. C'était la reconnaissance de deux âmes qui, après avoir erré dans le noir, finissaient par se heurter de nouveau.

Elena s'agrippa à ses épaules, ses ongles s'enfonçant légèrement dans le tissu. Elle se laissa envahir par cette sensation de retour au pays, aussi dangereux soit-il. La tendresse était là, nichée au creux de leur douleur, une petite flamme vacillante que le moindre courant d'air pouvait éteindre, mais qui, pour l'instant, suffisait à éclairer l'obscurité de l'appartement.

Il se recula d'un millimètre, ses lèvres effleurant encore les siennes.

— Une minute à la fois ? répéta-t-il, reprenant ses propres mots.

Elle hocha la tête, incapable de parler, le cœur trop serré.

— Une minute à la fois, confirma-t-elle.

Ils restèrent ainsi, enlacés au milieu des ombres, deux fantômes du passé essayant désespérément de redevenir de chair et d'os. L'incendie couvait toujours, mais dans la tiédeur de cet étreinte, Elena comprit que ce n'était pas la fin du monde. C'était juste la fin d'un monde. Et peut-être, seulement peut-être, le début d'autre chose, quelque chose de plus sombre, de plus profond, et de terriblement plus vrai.

Le silence, pour la première fois, ne criait plus. Il murmurait des promesses qu'ils n'étaient pas encore prêts à entendre, mais qu'ils ne pouvaient plus ignorer. Sous les néons de la ville, les échos du passé commençaient enfin à s'apaiser, laissant place au bruit régulier de deux respirations qui s'accordaient, malgré tout.

Chapitre 9

L'Éclipse du premier baiser

Chapitre : L'Éclipse du premier baiser

L'obscurité de l'appartement n'était pas noire ; elle était hachurée de bleu électrique et de rose acide, les veines de la ville filtrant à travers les stores vénitiens. Dans ce clair-obscur, le visage de Julian était une sculpture d'ombres et d'arêtes vives. À cet instant précis, le monde extérieur — les paparazzi, les contrats, les rumeurs assassines et les fantômes qui hantaient leurs nuits — n'existait plus. Il n'y avait que cette bulle d'air raréfié entre leurs lèvres.

Clara sentait le souffle de Julian sur sa peau, une caresse invisible qui faisait frissonner chaque pore de son être. Elle avait passé des mois, peut-être des années, à ériger des remparts, à s'auto-convaincre que la distance était sa seule armure. Mais ici, dans le silence vibrant de cette cuisine trop moderne, l'armure pesait des tonnes.

— Une minute à la fois, murmura-t-elle à nouveau, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie.

Julian ne recula pas. Au contraire, il réduisit l'espace d'un millimètre supplémentaire. Il sentait l'odeur de Clara : un mélange de pluie, de thé Earl Grey et ce parfum de peau, cette fragrance de vanille amère qui n'appartenait qu'à elle et qui l'avait rendu fou durant chaque nuit d'insomnie.

— Tu sais que c'est un mensonge, Clara, dit-il, la voix basse, rauque, chargée d'une électricité statique qui semblait faire crépiter l'air. On n'a jamais su faire les choses à moitié. Ni toi, ni moi.

Il leva la main, hésitant une seconde, avant de poser le bout de ses doigts sur la mâchoire de la jeune femme. Le contact fut un choc électrique. Clara ferma les yeux, sa tête basculant imperceptiblement en arrière, offrant son cou à la lumière bleutée des néons.

— Julian...

— Dis-le. Dis-moi de partir, Clara. Dis-le maintenant, et je te jure que je disparaîs pour de bon. Je te laisserai ta paix, tes silences et ta vie bien rangée.

C'était un défi. Un ultimatum déguisé en sacrifice. Julian la regardait avec cette intensité brûlante, ses yeux sombres sondant son âme à la recherche de la moindre faille. Et Dieu sait qu'elle n'était qu'une faille béante.

Clara ouvrit les yeux. Elle vit la cicatrice légère qui barrait le sourcil de Julian, souvenir d'une époque où ils s'aimaient déjà trop mal, trop fort. Elle vit la tension dans ses épaules, la façon dont ses phalanges blanchissaient là où il tenait encore le bord du plan de travail. La raison, cette petite voix glaciale qui lui dictait la prudence, tenta une dernière fois de se faire entendre. *Il va te briser. Tu vas te perdre.*

Mais la passion, cette force tellurique qu'elle avait tenté d'étouffer sous des tonnes de glace, explosa soudainement.

— Je ne veux pas que tu partes, lâcha-t-elle dans un souffle.

La phrase n'était pas encore terminée que Julian comblait le vide.

Le baiser ne fut pas une invitation ; ce fut une collision. Une éclipse totale de la raison. Leurs lèvres se rencontrèrent avec une urgence désespérée, comme si chaque seconde passée l'un sans l'autre avait été une apnée insupportable et qu'ils retrouvaient

enfin l'oxygène.

Clara laissa échapper un gémissement étouffé, ses mains trouvant enfin leur chemin vers la nuque de Julian, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres, un peu trop longs, un peu trop doux. Elle l'attira contre elle avec une force qu'elle ne soupçonnait pas, brisant les dernières barrières de sa propre résistance. Tout ce qu'elle avait fui — la peur, la douleur, l'incertitude — se dissolvait dans la chaleur de ce contact.

Julian, lui, l'enserrait comme s'il craignait qu'elle ne s'évapore s'il relâchait sa pression. Sa main descendit dans le bas de son dos, la pressant contre lui, effaçant toute distance entre leurs corps. Il pouvait sentir le battement erratique du cœur de Clara contre sa poitrine, un écho parfait au tambourinement désordonné de son propre sang.

C'était un baiser qui goûtait l'amertume des regrets et la douceur sauvage des retrouvailles. Il y avait en lui toute la colère des années perdues, toute la frustration des mots non dits et la promesse tacite d'un chaos à venir. Mais dans ce chaos, ils étaient enfin chez eux.

Julian se détacha un instant, juste assez pour poser son front contre le sien, ses yeux brûlants de positivité.

— Cette fois, Clara, c'est fini, grogna-t-il, le souffle court. Je ne te laisserai plus jamais franchir cette porte sans moi. Tu m'entends ? Plus jamais.

Clara le regarda, les lèvres rougies, les yeux brillants d'une lumière nouvelle. La peur était toujours là, tapie dans l'ombre, mais elle était éclipsée par une certitude plus grande encore : elle appartenait à cet homme, et cet homme était son seul ancrage dans un monde de faux-semblants.

— Tu es arrogant, Julian, murmura-t-elle avec un sourire qui n'était plus tout à fait

triste.

— Je suis réaliste, répliqua-t-il en capturant à nouveau sa bouche.

Le baiser se fit plus profond, plus explorateur. La tension qui les habitait depuis des mois se transformait en une onde de choc sensorielle. Clara sentait le froid du bouton de sa veste contre sa peau, le grain de sa barbe naissante qui l'irritait délicieusement, l'odeur de cuir et d'orage qui émanait de lui. C'était une surcharge d'informations, un tsunami de sensations qui balayait tout sur son passage.

Elle se sentit soulevée, ses jambes s'enroulant instinctivement autour de la taille de Julian alors qu'il la portait vers le salon, sans jamais rompre le contact de leurs lèvres. La chute sur le canapé fut amortie par le cuir frais, mais elle ne sentit que la chaleur dévorante de son corps à lui.

Les projecteurs de la ville continuaient de balayer le plafond, projetant des ombres cinétiques qui semblaient danser au rythme de leur passion. Dans cette éclipse de raison, le passé n'était plus qu'une vieille pellicule brûlée. Le futur n'était qu'une incertitude lointaine. Seul comptait l'instant présent, ce "maintenant" qui avait le goût de Julian et la force d'une renaissance.

Julian s'arrêta un instant, ses mains encadrant le visage de Clara, son regard dévorant chaque détail de ses traits, comme s'il voulait les graver dans sa mémoire pour l'éternité.

— J'ai cru mourir de faim, avoua-t-il, sa voix brisée par l'émotion. Chaque jour où je n'ai pas pu te toucher a été une torture.

Clara posa sa main sur son cœur, sentant la vibration de ses paroles.

— On est là maintenant, dit-elle.

— On est là, confirma-t-il. Et on ne bouge plus.

La résistance de Clara était morte, enterrée sous le poids de ce désir qui ne demandait qu'à s'embraser. Elle comprit, alors que Julian l'embrassait à nouveau, que ce n'était pas seulement son premier baiser depuis leur rupture. C'était le premier baiser d'une nouvelle ère. Un pacte scellé dans l'ombre des projecteurs, là où le silence n'était plus une absence de son, mais une plénitude de présence.

Julian la serra contre lui, son visage niché dans le creux de son épaule, et pour la première fois depuis des années, il sentit ses propres démons se calmer. Il l'avait retrouvée. Et cette fois, il brûlerait le monde entier s'il le fallait pour s'assurer que personne ne vienne éteindre la lumière qu'ils venaient de rallumer entre eux.

L'éclipse était totale. La raison avait sombré. Sous le ciel électrique de la métropole, deux êtres venaient de choisir de se perdre l'un dans l'autre, conscients que c'était là le seul moyen de se trouver enfin. Le silence, désormais, ne murmurait plus des promesses ; il les hurlait, et ils étaient enfin prêts à tout entendre.

Chapitre 10

Sous le feu des médias

L'air de l'appartement de Julian avait le goût du fer et de la pluie imminente. À travers les immenses baies vitrées qui surplombaient la ville, les lumières de la métropole ne semblaient plus être des étoiles à portée de main, mais les yeux d'une bête tapie dans le noir, attendant le moindre faux pas.

Julian était debout, torse nu, sa silhouette découpée par la lueur bleutée de l'aube. Il ne dormait pas. Il ne dormait plus vraiment depuis que le pacte avait été scellé sous le ciel électrique. Dans sa main, son téléphone vibrait avec une régularité de métronome. Des notifications. Des alertes. Des menaces déguisées en titres accrocheurs.

Sur le lit, Clara bougea. Le froissement des draps en lin résonna dans le silence comme un coup de tonnerre. Elle ouvrit les yeux, son regard cherchant immédiatement Julian. Elle vit la tension dans ses épaules, la rigidité de sa nuque, cette manière qu'il avait de monter la garde, comme un prédateur protégeant l'entrée de sa grotte.

— Julian ? murmura-t-elle, sa voix encore embrumée de sommeil.

Il ne se retourna pas tout de suite. Ses yeux restaient fixés sur la rue, vingt étages plus bas, où une berline noire stationnait depuis trois heures. Trop longue. Trop immobile.

— Ils sont là, dit-il d'une voix blanche, dépourvue d'émotion, mais chargée d'une violence contenue.

Clara se redressa, ramenant la couette contre sa poitrine. L'odeur de Julian – cèdre, ambre et cette pointe de musc qui n'appartenait qu'à lui – l'enveloppait, mais le réconfort s'effritait déjà. Elle savait de qui il parlait. Pas seulement des photographes, mais de la meute.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda-t-elle, le cœur s'emballant.

Julian se tourna enfin. Son visage était un masque de marbre. Il s'approcha du lit et lui tendit l'appareil. L'écran affichait un article de *Point de Rupture*, un tabloïd spécialisé dans le démantèlement de vies privées. La photo était floue, prise au téléobjectif trois jours plus tôt. On y voyait Clara sortir d'une clinique privée, une main posée machinalement sur son ventre, le visage protégé par de larges lunettes noires.

Le titre barrait l'image en lettres de feu : ****"LE SILENCE CACHE-T-IL UN HÉRITIER ? LE SECRET DE CLARA ET JULIAN SUR LE POINT D'ÉCLATER."****

Le souffle de Clara se bloqua dans sa gorge. La nausée, celle qui ne l'avait pas quittée depuis des mois, revint en force, acide.

— Ils ne savent rien, balbutia-t-elle. C'est juste une supposition. Ils font ça tout le temps.

— Ils ne supposent plus, Clara. Ils traquent. Ils ont interrogé le personnel de la clinique. Ils ont fouillé tes poubelles. Ils ont même essayé de corrompre ton ancienne assistante.

Julian s'assit sur le bord du lit. Le mouvement était souple, mais il y avait quelque chose de terrifiant dans sa précision. Il posa une main sur la joue de Clara. Ses doigts étaient froids, mais son regard brûlait d'une intensité malade.

— Je ne les laisserai pas s’approcher, dit-il. Ni de toi, ni de lui.

« Lui ». L’existence du bébé n’était plus un murmure dans l’ombre, c’était le centre de leur univers, une cible peinte sur leur dos. Julian se leva brusquement et commença à arpenter la pièce. Il était déjà en mode combat, ce mode qu’il avait perfectionné durant des années de célébrité agressive, mais cette fois, la mise était totale.

— On change tout, décréta-t-il. J’ai déjà appelé Marcus. Il double la sécurité au rez-de-chaussée. On ne sort plus par l’entrée principale. Les vitres vont être remplacées par du verre fumé renforcé. Et je veux que tu restes ici.

— Julian, je ne peux pas vivre recluse, protesta-t-elle doucement, même si une part d’elle mourait d’envie de se cacher. J’ai des rendez-vous, je dois...

— Tu ne dois rien, coupa-t-il, sa voix montant d’un octave, cinglante comme un fouet. Tu ne comprends pas ? Ce ne sont plus des fans qui veulent un autographe. Ce sont des charognards. Ils veulent une photo de ton ventre. Ils veulent le prix du premier cliché de son visage. Ils vont te pousser à bout, te faire trébucher juste pour avoir une réaction.

Il s’arrêta devant elle, ses yeux dilatés par une anxiété qu’il refusait de nommer. Il se mit à genoux entre ses jambes, posant ses mains sur ses hanches avec une possession farouche.

— Je suis le monstre que les médias ont créé, Clara. Je connais leurs méthodes parce que j’ai passé ma vie à les mordre en retour. Mais toi... tu es la seule chose propre dans ma vie. Je ne les laisserai pas te salir. Je vais les détruire un par un s’il le faut.

La tension dans la chambre devint presque suffocante. C’était le "Pink Engine" à son paroxysme : ce mélange de désir brûlant et de danger imminent. Clara sentait la chaleur du corps de Julian contre le sien, ce contraste entre la douceur de sa peau et la dureté de son obsession.

Le téléphone de Julian sonna à nouveau. Un appel de son agent. Il décrocha sans lâcher Clara du regard.

— Quoi ?... Non. Aucun commentaire. Si un seul journaliste approche du périmètre, j'engage des poursuites pour harcèlement criminel. Je me fous de l'image de marque. Je me fous du contrat avec la maison de couture. S'ils veulent du sang, ils auront le mien, mais ils n'auront pas un pixel de sa vie.

Il raccrocha violemment. Le silence qui suivit fut pire que les cris de la rue.

— Tu me fais peur quand tu es comme ça, avoua Clara dans un souffle.

— Tu devrais avoir peur d'eux, pas de moi.

— Julian, tu deviens obsessionnel. Tu as fait changer les serrures trois fois en une semaine. Tu vérifies mes appels. Tu agis comme si nous étions en guerre.

Il eut un rire sec, sans joie, qui lui glaça le sang.

— Parce que nous **sommes** en guerre, Clara. La presse ne veut pas nous voir heureux. Ils veulent nous voir nous effondrer. Un bébé, c'est une bénédiction pour nous, mais pour eux, c'est du clic, c'est de la merde qu'on vend en kiosque.

Il se rapprocha, son visage à quelques centimètres du sien. Elle pouvait sentir l'odeur du café noir qu'il venait de boire, mêlée à l'acidité de l'adrénaline.

— Dis-moi que tu me fais confiance, exigea-t-il.

— Je te fais confiance, mais...

— Pas de "mais". Je suis ton bouclier. Laisse-moi faire mon job.

Il l'embrassa. Ce n'était pas le baiser de la réconciliation dans l'ombre des projecteurs. C'était un baiser de possession, un baiser de guerrier avant la bataille. C'était sauvage, désespéré, un pacte de survie scellé avec le goût salé d'une larme qu'elle n'avait pas

vu couler sur sa propre joue.

Soudain, un flash éclata à l'extérieur. Un drone.

Julian bondit, une insulte aux lèvres. Il attrapa un vêtement de sport, l'enfila en trois secondes et se précipita vers la terrasse. Clara le vit hurler des ordres dans son téléphone, ses muscles bandés, sa mâchoire serrée à s'en briser les dents.

Elle resta seule sur le lit, les bras croisés sur son ventre encore plat, mais qui abritait déjà tout leur avenir. Elle sentit un premier coup, léger, comme un battement d'aile de papillon. Un rappel.

Dehors, le vrombissement du drone s'éloignait, remplacé par le concert de klaxons de la ville qui s'éveillait. Julian revint dans la chambre, le visage livide. Il ferma les rideaux d'un geste sec, plongeant la pièce dans une pénombre artificielle.

— C'est fini, dit-il, sa voix tremblante de rage contenue. On part.

— Où ?

— Dans la maison de la côte. Personne n'a l'adresse. On part ce soir, sous escorte.

— Julian, on ne peut pas fuir éternellement.

— Je ne fuis pas, Clara, répondit-il en s'approchant d'elle, l'enveloppant de ses bras puissants, l'écrasant presque contre son torse pour s'assurer qu'elle était toujours là. Je sécurise le périmètre. Je crée un monde où personne ne pourra vous atteindre. Jamais.

Il enfouit son visage dans son cou, respirant son odeur comme une drogue dont il était sevré. Clara ferma les yeux, déchirée entre la terreur de cette traque et l'étrange sécurité que lui procurait la folie protectrice de Julian.

Le feu des médias faisait rage dehors, mais ici, dans le silence étouffant de leur chambre barricadée, Julian était le brasier le plus dangereux. Et elle savait, avec une certitude terrifiante, qu'il brûlerait tout – leur carrière, leur réputation, la ville entière

– pour garder ce silence intact.

— Je t'aime, murmura-t-il contre sa peau, comme une menace et une promesse à la fois. Et malheur à celui qui essaiera de se mettre entre nous.

Le téléphone, sur la table de nuit, s'alluma de nouveau. Un nouveau message. Une photo de leur fenêtre fermée avec la légende : *La cage dorée se referme. Qu'y a-t-il à l'intérieur ?*

La chasse était ouverte. Et Julian n'était pas la proie. Il était le loup qui attendait que quelqu'un pose la main sur la clôture.

Chapitre 11

Un Instant de vérité

L'obscurité de la berline blindée était un linceul de cuir et de silence. Dehors, la ville n'était plus qu'un flou de néons agressifs et de silhouettes tapies dans l'ombre des porches, mais ici, l'air sentait le santal et le métal froid. Julian ne lâchait pas la main de Clara. Ses doigts étaient verrouillés aux siens, une étreinte si serrée qu'elle en devenait douloureuse, un ancrage nécessaire pour ne pas sombrer dans la paranoïa qui hurlait à leurs trousses.

Sur le siège arrière, entre eux, le couffin de Léo était fixé comme un trésor de guerre. Le bébé dormait, protégé par l'épais blindage, ignorant que sa simple existence suffisait à faire trembler l'empire de son père.

— On y est presque, murmura Julian. Sa voix était un râle bas, une vibration qui remonta le long du bras de Clara pour venir se loger dans sa poitrine.

— Qui sont-ils, Julian ? Vraiment ? demanda-t-elle, la gorge sèche.

Elle connaissait les noms, bien sûr. Les gros titres. Mais dans le monde de Julian, les noms n'étaient que des masques.

— Ma seule famille. Les seuls qui ne vendraient pas mon âme pour une exclusivité en couverture du *Vogue*.

La voiture s'immobilisa devant une grille monumentale, perdue dans les replis sombres de la vallée de Chevreuse. Pas de photographes. Pas de flashes. Juste le cri d'une chouette et le crissement du gravier. C'était le « Sanctuaire », une propriété

dont personne ne soupçonnait l'existence, cachée derrière des hectares de forêt dense.

Lorsqu'ils descendirent, l'air frais de la nuit percuta Clara comme une gifle salvatrice. Julian s'empara du couffin d'un geste possessif, tandis que son autre bras entourait la taille de Clara, la pressant contre son flanc. Elle sentait la chaleur de son corps traverser son manteau de laine, une fournaise protectrice.

La porte d'entrée massive s'ouvrit sur une lumière tamisée, miel et ambre. Trois silhouettes attendaient dans le hall.

Marcus, le colosse au visage balaféré qui servait de chef de sécurité mais aussi de confident depuis dix ans. Elena, l'agent de Julian, une femme dont le regard d'acier pouvait geler un brasier, vêtue d'un tailleur pantalon qui semblait être sa seconde peau. Et enfin, le vieux Silas, le mentor, celui qui avait ramassé Julian dans les ruisseaux de la gloire précoce pour en faire l'icône qu'il était aujourd'hui.

Le silence qui suivit leur entrée était chargé d'une tension électrique. Les regards basculèrent de Julian à Clara, puis s'immobilisèrent, magnétisés, sur le couffin.

— Par les cieux, souffla Elena, sa façade de glace se fissurant pour la première fois. Tu ne plaisantais pas.

Julian avança dans le cercle de lumière. Il ne demanda pas la permission. Il imposa leur présence.

— Voici Clara, dit-il, et le nom sonna comme une dévotion. Et mon fils. Léo.

Clara sentit son cœur cogner contre ses côtes. C'était le moment où tout basculait. Elle n'était plus « la liaison secrète » ou « l'erreur de parcours ». Elle était le centre de gravité de l'homme le plus traqué de France.

Marcus s'approcha le premier. Sa stature était intimidante, mais ses yeux, lorsqu'ils se posèrent sur le bébé qui commençait à s'éveiller, s'adoucirent d'une manière presque troublante.

— Il te ressemble, Julian, grogna-t-il. Il a déjà cet air de vouloir donner des ordres à tout le monde.

Un rire nerveux échappa à Clara. Elena s'approcha à son tour, son regard scrutant Clara avec une intensité chirurgicale. Elle cherchait la faille, la cupidité, la faiblesse. Elle ne trouva qu'une mère épuisée mais prête à mordre.

— Tu as de bons réflexes, Clara, dit Elena d'une voix plus douce. Julian m'a dit comment tu as géré l'incident au parking. Tu as du cran. On va avoir besoin de ça.

— Je n'ai pas de cran, répondit Clara, la voix étonnamment ferme. J'ai juste quelque chose à perdre.

Julian posa sa main sur la nuque de Clara, ses doigts s'immisçant sous ses cheveux pour masser doucement la peau sensible. Ce geste, si intime devant ces témoins, était une déclaration de propriété et de protection totale.

— On ne perdra rien, trancha-t-il. Silas ?

Le vieil homme, resté en retrait, s'avança lentement. Il posa une main tremblante sur l'épaule de Julian, puis tourna son regard vers Clara.

— Bienvenue chez vous, mon enfant. Ici, les murs n'ont pas d'oreilles et le ciel n'a pas d'yeux.

Ils passèrent au salon, où un feu de cheminée crépitait, dévorant des bûches de chêne. L'odeur de la fumée de bois et du vin vieux remplaça celle de la peur. Pour la

première fois depuis des semaines, Clara sentit ses muscles se détendre. Elle s'assit dans un fauteuil en velours profond, Léo dans les bras, tandis que Julian restait debout derrière elle, ses mains posées sur ses épaules, tel un garde du corps éternel.

Le dialogue s'installa, vif, moderne, dépourvu des politesses inutiles de la haute société. On parlait stratégie, contre-attaque, cryptage de données. Mais au milieu de cette guerre qui se préparait, il y avait des éclats d'humanité.

— Le message de ce soir, commença Elena en consultant son téléphone sécurisé. "La cage dorée se referme". Ils savent qu'on a bougé.

— Laisse-les spéculer, répondit Julian en fixant les flammes. Ils cherchent un scandale. Ils vont trouver un mur. Marcus, je veux que la périmétrie soit doublée. Personne n'entre, même pas un oiseau, sans que je sache d'où il vient.

— C'est déjà fait, patron.

Clara observait Julian. Il n'était plus l'acteur tourmenté ou l'amant volcanique. Il était un chef de clan. Mais ce qui la bouleversa, ce fut le regard qu'il lui lança alors qu'Elena détaillait les risques juridiques. Un regard brûlant, chargé d'une promesse silencieuse : *Tu es à l'abri.*

Elle baissa les yeux sur Léo, qui agrippait son index de sa petite main potelée. Ce sentiment d'appartenance, si étranger, si effrayant, commençait à infuser dans son sang. Elle n'était plus seule contre le monde. Elle faisait partie de cette meute bizarre, violente et loyale.

— Clara ?

Elle releva la tête. Julian s'était accroupi devant elle, ignorant les trois autres. Ses yeux sombres fouillaient les siens.

— Est-ce que tu as faim ? Est-ce que tu veux dormir ? Dis-moi ce dont tu as besoin.

— De ça, murmura-t-elle en désignant d'un geste de tête la pièce, les amis de Julian, la chaleur du foyer. De savoir que le silence n'est pas forcément une prison.

Julian prit sa main et déposa un baiser sur sa paume, là où la tension de la journée s'était accumulée. La sensation de ses lèvres chaudes fit frissonner Clara jusqu'à la moelle.

— Ce n'est pas une prison, dit-il, sa voix vibrant d'une intensité sauvage. C'est une forteresse. Et tu en es la reine, que tu le veuilles ou non.

Elena s'éclaircit la gorge, un demi-sourire aux lèvres.

— Bon, les tourtereaux, on a une carrière à sauver et des paparazzi à enterrer. Clara, Julian m'a dit que tu avais des notions de montage. On va avoir besoin de ton œil pour filtrer ce qu'on laisse fuiter. Si on veut reprendre le contrôle de la narration, il faut que ce soit toi qui tiennes la plume.

Clara sentit une décharge d'adrénaline. On ne lui demandait pas seulement de se cacher ; on lui demandait de se battre.

— Je sais exactement par où commencer, répondit-elle, un éclat nouveau dans le regard.

Julian se redressa, une fierté sombre illuminant son visage. Il posa une main sur le dossier du fauteuil de Clara, l'autre dans sa poche, l'image même du prédateur au repos mais prêt à bondir.

Dehors, le vent hurlait dans les arbres, et quelque part dans la nuit, des objectifs

cherchaient encore leur trace. Mais ici, dans ce cercle d'ombre et de lumière, la vérité n'était plus une menace. Elle était leur arme la plus tranchante.

Clara ferma les yeux un instant, respirant l'odeur de Julian qui l'enveloppait. Elle savait que la guerre ne faisait que commencer, que le monde voudrait les déchirer pour un morceau de leur intimité. Mais pour la première fois, elle n'avait plus peur de l'obscurité. Car dans l'ombre de Julian, elle avait enfin trouvé sa place.

— On va les briser, pas vrai ? demanda-t-elle à voix basse.

Julian se pencha à son oreille, son souffle chaud contre sa peau.

— On va faire bien pire que ça, Clara. On va les forcer à nous regarder être heureux. Et ça, c'est l'exécution la plus cruelle qu'ils puissent imaginer.

Le silence revint, mais ce n'était plus le silence étouffant de la chambre barricadée. C'était le silence avant la charge. Le silence des loups qui, enfin, ont fini de fuir.

Chapitre 12

La Possession

CHAPITRE : LA POSSESSION

Le monde n'était plus qu'un kaléidoscope de flashes et de bruits de moteurs, mais à l'intérieur de la Bentley, le silence était un cuir épais et coûteux. Julian ne l'avait pas lâchée. Sa main, posée sur la cuisse de Clara, n'était pas une caresse ; c'était une ancre. Ou peut-être un sceau.

Clara regardait défilier les lumières de Londres à travers les vitres teintées. Depuis leur « pacte de guerre », tout avait changé. Ils ne fuyaient plus, ils attaquaient. Mais dans cette contre-offensive, elle commençait à se demander si elle n'était pas en train de devenir un dommage collatéral.

L'odeur de Julian — ce mélange de santal sombre, de tabac froid et de quelque chose de plus métallique, l'adrénaline peut-être — saturait l'habitacle. C'était son parfum préféré, mais ce soir, il lui donnait la sensation de manquer d'air.

— Tu as été parfaite, murmura-t-il sans quitter la route des yeux.

Sa voix était ce velours grave qui, d'ordinaire, faisait frissonner Clara. Mais le mot « parfaite » résonna étrangement. Comme si elle avait bien exécuté une chorégraphie dont il était le seul metteur en scène.

— J'ai à peine dit trois mots, Julian. Tu as répondu à ma place pour chaque question de ce journaliste.

Il tourna enfin la tête vers elle. Son regard bleu, d'ordinaire électrique, était devenu une mer d'huile, calme et impénétrable.

— Ce type cherchait la faille, Clara. Je ne lui ai pas laissé l'espace pour la trouver. Je te protège.

— Me protéger, ou m'effacer ?

Le silence revint, plus tranchant cette fois. Julian gara la voiture devant l'entrée privée de leur résidence. Il coupa le moteur, mais ne sortit pas. Il se tourna vers elle, son bras s'appuyant sur le dossier de son siège, l'encerclant sans la toucher.

— C'est ce que tu voulais, non ? La fin de la peur.

— Je voulais ne plus avoir peur du monde, Julian. Pas devenir ton ombre.

Il approcha son visage du sien. Clara sentit la chaleur émaner de lui, une force gravitationnelle presque insupportable. Il l'aimait, elle le savait. C'était une certitude brûlante. Mais son amour ressemblait de plus en plus à une forteresse dont il gardait les clés.

Le lendemain, l'appartement de Julian — qui était maintenant le leur — semblait plus petit. Pourtant, c'était un loft immense, tout en verre et en béton brut, suspendu au-dessus du vide. Mais chaque fois que Clara s'approchait d'une fenêtre, chaque fois qu'elle décrochait son téléphone, il était là.

Elle était dans la cuisine, se servant un café, quand elle l'entendit parler au téléphone dans le salon.

— Non, pas de shooting en solo pour elle. On fait la couverture ensemble ou rien. Et je veux l'approbation finale sur chaque cliché.

Clara posa sa tasse si brutalement que le liquide noir éclaboussa le marbre blanc. Elle entra dans le salon au moment où il raccrochait.

— C'était mon agent, Julian ?

Il se redressa, sa silhouette immense découpée par la lumière crue de l'après-midi. Il portait une chemise blanche entrouverte, les manches retroussées. Il avait l'air d'un dieu en exil, magnifique et terrible.

— C'était l'éditeur du *Vogue*. Ils voulaient un portrait de toi sur « la femme derrière la star ». C'est un angle médiocre, Clara. Ils veulent te réduire à un accessoire. Je refuse de les laisser faire.

— Et tu ne penses pas que c'est à moi de décider ce qui est médiocre ou non ?

Elle s'approcha de lui, la colère battant dans ses tempes. Elle aimait cet homme jusqu'à la folie, mais elle sentait son identité se dissoudre, comme une goutte d'encre dans l'océan de sa célébrité à lui.

— Je suis Clara. Pas « la femme de ». Pas ton bouclier humain. J'avais une vie avant de te trouver dans cette forêt.

Julian fit un pas vers elle. Il y avait dans son regard une intensité qui confinait à la possession pure. Il posa ses mains sur ses épaules, ses doigts s'enfonçant légèrement dans sa peau, un contact à la fois rassurant et captif.

— Ta vie d'avant était une traque permanente, Clara. Ici, avec moi, personne ne peut te toucher. Tu es en sécurité.

— La sécurité, c'est le nom que tu donnes à ma prison ?

Il fronça les sourcils, une lueur de douleur — ou de frustration — traversant ses yeux.

— Tu ne comprends pas, dit-il d'une voix sourde. Le monde est une bête sauvage. Si je te lâche la main une seconde, ils vont te dévorer pour me punir d'être qui je suis. Je ne peux pas te perdre.

— Tu es déjà en train de me perdre ! s'écria-t-elle en se dégageant. Tu ne me regardes plus, Julian. Tu regardes l'image que tu as besoin de protéger. Tu ne m'écoutes plus, tu anticipes mes besoins comme si j'étais une enfant ou une porcelaine précieuse.

Elle recula jusqu'à la baie vitrée. Derrière elle, la ville s'étendait, indifférente.

— Je préférerais quand on fuyait sous la pluie, reprit-elle, la voix brisée. Au moins, là-bas, j'existais. On était deux loups. Aujourd'hui, je suis un trophée dans une vitrine blindée.

Julian resta immobile au centre de la pièce. La tension entre eux était presque palpable, une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture. Il l'aimait trop, c'était son seul crime. Mais cet amour était devenu une chape de plomb.

Il s'approcha lentement, comme on approche une proie blessée. Quand il fut tout près, il ne la toucha pas. Il se contenta de respirer son odeur, ses yeux fixés sur les siens.

— Je ne sais pas faire autrement, avoua-t-il dans un souffle. Possession, protection... Pour moi, c'est la même chose. Je ne laisserai rien ni personne t'enlever à moi. Même pas toi-même.

Un frisson parcourut l'échine de Clara. Ce n'était pas le frisson du désir, mais celui d'une réalisation glaciale. Julian n'était pas seulement son amant ou son allié. Il était devenu son propriétaire.

— C'est ça, la vérité ? demanda-t-elle, les yeux embués. On a brisé le silence pour que tu puisses devenir le seul à avoir le droit de parler ?

Julian tendit la main pour effleurer sa joue, mais elle détourna le visage. Sa main resta suspendue dans le vide, un geste inachevé qui pesait des tonnes.

— On va sortir ce soir, déclara-t-il, reprenant soudain son masque de contrôle. L'avant-première au National Theatre. On sera devant les caméras. Souriants. Unis.

— Et si je n'ai pas envie de sourire ?

Il se pencha, ses lèvres frôlant son oreille, son souffle provoquant une réaction physique que son esprit refusait.

— Alors tu feras semblant. Pour nous. Pour la guerre qu'on mène.

Il se redressa et quitta la pièce sans un regard de plus.

Clara resta seule face à la vue panoramique. Elle regarda son reflet dans la vitre. Elle portait un pull en cachemire que Julian lui avait acheté, une montre qu'il avait choisie, et bientôt, elle porterait une robe qu'il aurait validée.

Elle posa sa main sur le verre froid. Elle se sentait comme une apparition, une silhouette qui s'effaçait à mesure que la lumière de Julian devenait plus vive.

La possession n'était pas une chaîne de fer. C'était une étreinte tellement serrée qu'on finissait par oublier comment respirer seule.

Elle ferma les yeux, cherchant en elle la trace de la Clara qui n'avait pas peur de l'obscurité. Elle se souvint de ce qu'il lui avait dit dans l'ombre des arbres : *« On va les forcer à nous regarder être heureux. »*

Elle comprit alors la cruauté de cette phrase. Le bonheur qu'ils affichaient n'était plus un sentiment, c'était une performance. Et dans ce théâtre de prestige et de contrôle, elle n'était plus l'actrice principale. Elle était le décor.

Une larme solitaire coula sur sa joue, mais elle l'essuya d'un geste sec. La guerre ne faisait que commencer, Julian avait raison. Mais elle réalisait soudain qu'elle allait devoir mener deux batailles de front : une contre le monde, et une contre l'homme qu'elle aimait plus que sa propre vie.

Elle se dirigea vers le dressing pour choisir sa robe pour le soir. Ses doigts effleurèrent les tissus luxueux, mais son cœur était ailleurs, déjà en train de chercher une issue, une fissure dans la forteresse de Julian. Car si elle ne trouvait pas le moyen de redevenir elle-même, le silence sous les projecteurs ne serait pas leur victoire, mais son exécution.

Chapitre 13

Le Crash médiatique

L'air de la suite impériale sentait le lys blanc et le produit de polissage, une odeur de propre si artificielle qu'elle en devenait écœurante. Clara ajustait la bretelle de sa robe en soie émeraude devant le miroir en pied. Le tissu glissait sur sa peau comme une caresse glacée, mais sous la surface, son sang battait un rythme irrégulier, une alarme sourde qu'elle seule pouvait entendre.

Julian n'était pas encore là. Il était dans le salon attendant, sans doute en train de sculpter son image au téléphone avec son état-major de communicants.

Soudain, le silence fut décapité.

Ce n'était pas un cri, ni une explosion. C'était le bourdonnement frénétique et simultané de trois téléphones posés sur la coiffeuse. Un concert de notifications, de vibrations contre le marbre, un son métallique qui rappelait le déclic d'une arme que l'on arme.

Clara s'approcha, le cœur au bord des lèvres. Elle ne toucha pas son téléphone tout de suite. Elle regarda l'écran s'allumer, encore et encore. Des noms de magazines people, des alertes de réseaux sociaux, des messages de numéros inconnus.

« EXCLUSIF : Le conte de fées était un mensonge. »

« Vidéo fuitée : Julian Vane et Clara, l'amour sous contrat ? »

« Le secret du ventre de Clara : l'héritier du scandale. »

Ses doigts tremblaient lorsqu'elle saisit l'appareil. La vidéo tournait déjà partout. Ce

n'était pas une photo volée. C'était un enregistrement audio, d'une clarté terrifiante, superposé à des images d'eux au gala de la veille, souriants, radieux. On y entendait la voix de Julian, basse, glaciale, celle qu'il ne réservait qu'à l'ombre : *« Elle fera ce que je lui dis. L'enfant est une monnaie d'échange, pas un choix. Le monde verra ce que je lui ordonne de voir. »*

La nausée la submergea, plus violente que n'importe quel mal de mer. Le sol sembla se dérober sous ses escarpins de luxe. Ce n'était pas seulement un crash médiatique. C'était une exécution publique en haute résolution.

La porte de la chambre s'ouvrit avec une lenteur calculée. Julian entra.

Il n'avait pas l'air d'un homme aux abois. Il avait l'air d'un prédateur qui venait de réaliser que la cage était ouverte. Son costume sombre était impeccable, mais son regard était deux lames d'obsidienne. Il tenait son téléphone comme s'il s'agissait d'un trophée brisé.

— Ne dis rien, commença-t-il, sa voix vibrant d'une fureur contenue.

— « Une monnaie d'échange » ? répéta Clara, le souffle court.

Elle posa sa main sur son ventre encore plat, un geste instinctif, animal. Le contraste entre la douceur de la soie et la violence de ses paroles était insupportable.

— C'est sorti de son contexte, Clara. C'est un montage. On va porter plainte, on va noyer le web sous des démentis.

— Tu m'as menti, Julian. Tu as transformé ce bébé en un argument marketing avant même qu'il n'ait un cœur qui batte.

Elle s'approcha de lui, l'odeur de son parfum — santal et ambre gris — l'assaillit.

D'habitude, cette odeur l'apaisait. Ce soir, elle sentait le poison. Elle vit la veine battre sur la tempe de Julian. Il était beau, d'une beauté cruelle et cinématique, comme un orage qui s'apprête à tout raser.

— Regarde-moi ! lança-t-elle alors qu'il se détournait pour appeler son attachée de presse. Regarde-moi sans tes filtres, sans tes projecteurs ! Le monde entier est en train de nous lyncher. Tes actions chutent, Julian. Ta réputation est en train de brûler, et tu t'inquiètes encore de la mise en scène ?

Il se tourna vers elle, un sourire sans joie étirant ses lèvres. Il fit un pas, envahissant son espace vital, l'obligeant à reculer contre la coiffeuse. Il posa ses mains de chaque côté de ses hanches, l'emprisonnant.

— Ce qui brûle, Clara, c'est notre protection, murmura-t-il, son souffle contre sa joue. Tu penses que la liberté ressemble à ça ? Regarde par la fenêtre.

Clara risqua un coup d'œil vers la baie vitrée qui surplombait l'avenue. En bas, malgré l'heure tardive, une meute de photographes s'agglutinait devant les grilles de l'hôtel. Les flashes crépitaient comme des décharges électriques, déchirant la nuit parisienne. Ils ne cherchaient pas la vérité. Ils cherchaient du sang.

— Ils ne te lâcheront plus, reprit Julian. Ils vont disséquer tes échographies, ils vont traquer ton passé, ils vont faire de ton enfant une cible avant même qu'il ne naisse. La seule chose qui te sépare de ce chaos, c'est mon contrôle. Alors tu vas mettre cette robe, tu vas sortir avec moi, et tu vas pleurer devant les caméras. On va jouer la carte de la trahison d'un employé jaloux. On va être les victimes magnifiques.

— Je ne suis pas une victime, Julian. Et je ne suis plus ton actrice.

Elle le repoussa avec une force qu'elle ne soupçonnait pas. La tension entre eux était si épaisse qu'on aurait pu la découper au scalpel.

— Tu envisages quoi ? De fuir ? demanda-t-il avec un rire piquant. Avec quel argent ? Dans quel pays ? Je possède les radars qui te chercheraient, Clara. Tu es à moi. Ce bébé est à moi.

Le mot « moi » résonna comme un couperet. Clara sentit une larme brûlante couler, mais elle ne l'essuya pas. Elle la laissa marquer son visage, une preuve de sa réalité dans ce monde de plastique. Elle comprit à cet instant que Julian n'avait pas peur du crash. Il avait peur de perdre la direction du film.

Elle recula vers le dressing, ses yeux ne quittant pas les siens.

— Tu as raison, Julian. Le monde est une meute de loups. Mais le plus dangereux d'entre eux, c'est celui qui prétend me protéger en me gardant dans une cage dorée.

Elle s'enferma dans la salle de bain et tourna la clé. Le bruit du verrou fut un déclic dans son esprit. Elle s'appuya contre la porte, glissant jusqu'au sol froid en marbre blanc. Elle ne pleura pas plus. Le désespoir était trop profond pour les larmes ; c'était une eau noire et calme qui commençait à l'engloutir.

Elle caressa son ventre à travers le tissu coûteux. Elle imaginait le chaos au dehors : les réseaux sociaux en feu, les insultes, les théories du complot, les charognards de l'info. Et ici, à l'intérieur, cet homme qu'elle aimait encore d'un amour malade, un homme capable de transformer un miracle en une stratégie de crise.

Il faut partir.

L'idée ne fut pas une pensée, mais une pulsion électrique. Une fuite, non pas pour elle, mais pour l'enfant. Pour que cet être ne grandisse jamais sous le faisceau d'un projecteur, pour qu'il n'apprenne jamais que son père l'avait appelé "monnaie d'échange".

Elle se leva, ses mouvements devenant fluides, presque mécaniques. Elle enleva ses bijoux — les diamants pesaient des tonnes — et les posa sur le rebord du lavabo. Elle troqua sa robe émeraude pour un legging noir et un pull à capuche qu'elle avait gardé d'une autre vie. Elle ne prit rien, sauf son passeport caché dans une doublure de sac et une liasse de billets qu'elle avait commencé à mettre de côté, comme un pressentiment.

Elle regarda la petite fenêtre de la salle de bain qui donnait sur une ruelle de service, à l'opposé de la meute. C'était étroit. C'était risqué.

De l'autre côté de la porte, Julian frappa trois coups secs.

— Clara. Ouvre. On a une conférence de presse dans vingt minutes. Ne complique pas les choses.

Sa voix était redevenue celle de l'homme d'affaires, calme, autoritaire, dénuée de toute humanité. C'était le son de sa propre exécution.

— Je me prépare, Julian, répondit-elle d'une voix étonnamment stable. Je me prépare pour la suite.

Elle grimpa sur le rebord de la fenêtre. L'air frais de la nuit s'engouffra, sentant la pluie et le goudron. C'était l'odeur de la peur, mais aussi celle de la liberté. Elle jeta un dernier regard à la porte de bois précieux qui la séparait de l'homme qu'elle avait aimé.

Le crash médiatique n'était que le début. La véritable guerre, celle du silence contre le bruit, venait de franchir une étape irréversible. Elle sauta dans l'obscurité, laissant derrière elle les projecteurs, les mensonges et le fantôme de la femme qu'elle avait failli devenir.

Dans la suite impériale, Julian attendait, ajustant ses boutons de manchette, convaincu qu'il possédait encore le script. Il ne savait pas encore que pour la première fois, l'actrice avait quitté la scène avant la fin de l'acte.

Chapitre 14

Le Sacrifice final

L'air de la suite impériale était devenu rance, chargé d'une odeur de luxe froid et de fin de règne. Julian restait immobile devant la fenêtre ouverte, là où Clara s'était évaporée quelques instants plus tôt. Le rideau de soie battait contre le chambranle comme une aile cassée, un bruit sec, rythmique, qui résonnait dans le vide de son thorax.

Il baissa les yeux sur ses mains. Ses boutons de manchette en onyx brillaient sous les halogènes. Ils lui parurent soudain comme des menottes. Tout son empire — les contrats, les secrets d'alcôves, les millions de dollars investis dans le "silence" — ne pesait plus rien face au parfum persistant de Clara : un mélange de gardénia sauvage et de cette sueur acide que provoque la peur.

Il n'avait pas seulement perdu son actrice fétiche. Il avait perdu le miroir dans lequel il aimait se regarder.

Le téléphone sur la commode en acajou se mit à vibrer. Une, deux, dix fois. Le monde extérieur, ce monstre aux mille objectifs, frappait à la porte.

Clara était prostrée dans le fond d'un taxi anonyme, ses doigts crispés sur le cuir râpé de la banquette. Elle sentait la pluie ruisseler sur sa peau, mais c'était l'humidité de l'humiliation qui l'étouffait le plus. Elle regardait les néons de la ville défiler, des éclats de rose et de bleu qui lui rappelaient les projecteurs dont elle venait de s'extraire.

Elle avait sauté. Elle était en vie. Mais à quel prix ? Elle savait comment Julian fonctionnait. Dans une heure, les officines de presse recevraient des dossiers sur son instabilité mentale, sur ses addictions supposées, sur chaque faille qu'il avait patiemment répertoriée pendant leurs années de vie commune. La machine à broyer était en marche.

Elle ferma les yeux, imaginant déjà le bruit des rotatives. Le silence qu'elle avait cherché n'était qu'un prélude à un vacarme assourdissant.

— Monsieur, les voitures sont en bas. La conférence de presse au Plaza commence dans vingt minutes.

Mark, son chef de cabinet, se tenait sur le seuil de la suite. Son visage était une page blanche, professionnelle, dénuée de toute empathie.

— On a le script, Julian, continua Mark en ajustant sa tablette. On dit que Clara a fait une décompensation nerveuse. On insiste sur votre soutien financier pour sa "convalescence". On sauve l'actionnaire, on sauve l'image de la famille. C'est propre. C'est chirurgical.

Julian se tourna vers lui. Son regard n'était plus celui du prédateur qu'il avait été toute sa vie. C'était celui d'un homme qui vient de voir le fond du gouffre et qui y a trouvé une étrange paix.

— Brûle le script, Mark.

— Pardon ?

— On ne va pas au Plaza, dit Julian d'une voix sourde, presque rauque. On va au siège de Global News. Je veux un direct. Sans filet.

Vingt-deux heures. L'heure où les écrans s'allument dans les salons feutrés et les bars de nuit. Clara, réfugiée dans une chambre d'hôtel miteuse de la banlieue, fixa le téléviseur accroché au mur.

L'image de Julian apparut.

Il n'était pas derrière un pupitre doré. Il était assis sur un tabouret haut, sous une lumière crue qui ne pardonnait aucune ride, aucune ombre sous les yeux. Il avait enlevé sa cravate. Ses cheveux, d'ordinaire si impeccablement gominés, étaient légèrement défaits.

Clara sentit un frisson lui parcourir l'échine. Elle connaissait ce regard. C'était celui de l'homme qu'elle avait aimé avant que le pouvoir ne le transforme en statue de pierre.

— Je m'adresse à vous ce soir, commença Julian, et sa voix traversa l'écran avec une physicalité qui fit trembler Clara, non pas en tant que PDG de Julian Ross Entreprises, mais en tant qu'homme qui a échoué.

Un murmure d'étonnement sembla parcourir le monde entier à travers les réseaux sociaux.

— On vous a vendu une image, poursuivit-il, ses yeux fixés droit sur l'objectif, comme s'il cherchait Clara à travers la lentille. On vous a vendu le Silence. On vous a fait croire que Clara, ma femme, était une icône intouchable, une créature de lumière. Mais la vérité est que j'ai utilisé cette lumière pour l'aveugler. J'ai construit une cage

de verre autour d'elle et j'ai appelé cela de l'amour.

Clara porta la main à sa gorge. Elle pouvait presque sentir la chaleur du studio, l'odeur d'ozone des caméras, le picotement de l'adrénaline.

— Tout ce qui a été dit sur elle ces dernières heures, les rumeurs de fuite, d'instabilité... Tout cela vient de mon bureau. C'était mon arme. Mon dernier script. Mais ce soir, je démissionne de mon propre rôle.

Julian marqua une pause. Il semblait soudain vulnérable, dépouillé de son armure de milliardaire.

— Ma carrière est finie, et c'est une excellente nouvelle. Car pour la première fois en dix ans, je n'ai plus rien à cacher. Clara n'est pas partie parce qu'elle est brisée. Elle est partie parce qu'elle est la seule personne assez courageuse dans cette ville pour refuser de mentir. Ma famille... ce qu'il en reste... mérite mieux que ce silence de façade.

Il se leva. Le cadre de la caméra vacilla, les techniciens en régie étaient manifestement désemparés par ce suicide médiatique en direct.

— Clara, dit-il, le ton plus bas, presque un murmure destiné à elle seule. Tu as sauté pour être libre. Je reste au sol pour m'assurer que personne ne te rattrapera pour te remettre dans la cage. Les projecteurs s'éteignent. Enfin.

L'écran devint noir.

Dans la chambre d'hôtel, le silence n'était plus lourd. Il était léger, presque vaporeux. Clara sentit une larme rouler sur sa joue, une larme qui n'avait plus le goût de la cendre.

Ses blessures ne s'étaient pas refermées par miracle, mais pour la première fois, la douleur n'était plus une insulte. Julian venait de commettre l'acte le plus violent de sa carrière : il avait tué son propre mythe pour la laisser respirer.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Dehors, la pluie s'était arrêtée. L'odeur de la terre mouillée montait de la rue, une odeur de commencement.

Le téléphone de Clara vibra sur le lit. Un message simple, sans fioritures, sans avocats, sans menaces.

« J'ai éteint la lumière. Tu peux sortir maintenant. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle savoura ce moment où le bruit de la ville, au loin, n'était plus une agression, mais une musique. Julian avait sacrifié son empire, son nom, son pouvoir. Il avait offert sa réputation en pâture aux loups pour qu'ils oublient sa trace à elle.

Clara attrapa son sac, ouvrit la porte de la chambre et descendit l'escalier. En sortant dans la rue, elle ne chercha pas l'ombre. Elle marcha sous les lampadaires, le visage découvert, respirant l'air frais à pleins poumons.

Le silence n'était plus sous les projecteurs. Il était en elle, calme et souverain. La guerre était finie. Elle n'était plus une actrice, plus une victime, plus une ombre. Elle était juste Clara, marchant dans la nuit, guérie par le sacrifice d'un homme qui avait enfin compris que pour aimer, il fallait parfois accepter de tout perdre.

Elle s'arrêta au coin d'une avenue. Un taxi s'approcha. Elle ne monta pas. Elle préféra marcher. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait nulle part où se cacher, et c'était la plus belle sensation du monde.

Le générique de sa vie passée venait de défiler, et pour la suite, elle n'avait besoin

d'aucun script. Juste de ses propres pas sur le bitume encore tiède.

Chapitre 15

La Lumière retrouvée

CHAPITRE : LA LUMIÈRE RETROUVÉE

L'air de la Bretagne avait ce goût de sel et de promesse que Paris n'avait jamais su lui offrir. Ici, la lumière ne tombait pas d'un projecteur braqué sur ses failles ; elle coulait, diffuse et généreuse, à travers les grandes vitres de la longère.

Clara s'appuya contre le plan de travail en bois brut. L'odeur du café fraîchement moulu se mélangeait à celle, plus sauvage, de l'humus et de l'ajonc que le vent de mer apportait par la fenêtre entrouverte. Elle ne portait pas de maquillage. Pas de masque. Juste une chemise en lin trop grande pour elle, celle de Gabriel, qui glissait sur son épaule droite.

Elle écouta le silence. Ce n'était plus le silence étouffant des secrets, celui qui vous comprime la gorge avant une entrée en scène. C'était un silence plein. Un silence qui chantait.

Des pas lourds et pourtant feutrés résonnèrent à l'étage. Un sourire étira ses lèvres.

Gabriel apparut dans l'encadrement de la cuisine. Il avait vieilli, ou peut-être s'était-il simplement « déposé ». Les ridules au coin de ses yeux n'étaient plus les marques de la fatigue des nuits de tournage, mais les cicatrices d'une paix durement conquise. Il s'approcha d'elle sans un mot. Il ne cherchait pas la réplique parfaite. Il chercha simplement sa nuque, ses doigts s'immisçant sous ses cheveux dénoués.

Le frôlement de ses cales sur sa peau provoqua un frisson immédiat. La tension entre

eux n'avait pas disparu avec le chaos ; elle s'était transmutée. Elle n'était plus électrique et destructrice, elle était magnétique.

— Tu penses à quoi ? murmura-t-il, sa voix basse vibrant contre sa tempe.

— Au fait que tu es encore plus beau quand tu ne joues pas les martyrs, répondit-elle d'un ton piquant.

Il la fit pivoter pour lui faire face. Ses yeux sombres, autrefois impénétrables, étaient devenus des miroirs d'une clarté déconcertante.

— Le martyr, c'est surfait, rétorqua-t-il avec ce demi-sourire qui faisait encore trembler les genoux des directrices de casting, mais qui n'appartenait désormais qu'à elle. C'est beaucoup plus difficile d'être simplement un homme qui prépare des tartines.

— Justement. Les tartines attendent.

Il ne bougea pas. Il ancrâ son regard dans le sien, une main glissant dans le bas de son dos pour la presser contre lui. L'intimité était là, brute, sans script.

— Ils ont rappelé, Clara.

Le corps de Clara se raidit imperceptiblement. « Ils ». Le monde d'avant. Les agents, les producteurs, les vautours qui attendaient de voir si les cendres du scandale étaient assez froides pour qu'on puisse y rallumer une étoile.

— Et ?

— Et ils proposent « Médée ». Mais pas la version classique. Une réécriture moderne. Pour toi. Pour nous.

Clara se dégagea doucement, marchant vers la fenêtre. Elle regarda au loin le jardin où une balançoire en bois oscillait sous la brise. Près du grand chêne, une petite silhouette en ciré jaune s'acharnait à remplir un seau de terre. Léo. Leur fils. Leur centre de gravité.

— On s'était dit que le théâtre, c'était fini, murmura-t-elle.

— On s'était dit que la *comédie* était finie, Clara. La mise en scène de nos vies. Le mensonge permanent. On n'a jamais dit qu'on cesserait de respirer.

Il la rejoignit, l'enveloppant de ses bras par derrière, son menton posé sur son épaule. Ils regardèrent ensemble leur fils.

— Si on le fait, ce sera différemment, reprit Gabriel. Pas de promotion marathon. Pas d'interviews sur nos draps ou nos démons. Juste le texte. Et à dix-huit heures, on est ici. Pour le bain, pour les histoires de pirates, pour le silence.

Clara ferma les yeux, savourant la chaleur de son corps. La tentation était là, non pas pour la gloire, mais pour ce feu sacré qui ne s'était jamais éteint. Jouer avec lui. Se confronter à sa puissance dramatique sans avoir peur qu'il l'écrase pour sauver sa propre peau.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit le soir où on a tout quitté ? demanda-t-elle.

— Que j'acceptais de tout perdre pour te retrouver.

— Tu as tout perdu, Gabriel. Ton nom, tes contrats de luxe, ton aura d'intouchable.

Il tourna son visage vers le sien, l'embrassant avec une ferveur qui manquait de souffle.

— J’ai perdu un rôle de composition, Clara. J’ai gagné une vie. Regarde-nous. On n’a jamais été aussi réels.

Elle se tourna dans ses bras, ses mains saisissant le revers de son pull. L’étincelle de défi revint dans ses yeux ambrés.

— Si on accepte, je veux la loge de droite. Et je veux que tu saches que si tu me voles la lumière sur le monologue final, je te quitte.

Il éclata d’un rire franc, un son qui semblait encore neuf dans cette maison.

— Marché conclu. De toute façon, la lumière, c’est toi qui la portes. Moi, je ne suis que l’ombre qui s’assure que tu ne tombes pas.

Trois mois plus tard.

L’odeur est la même, partout dans le monde. Un mélange de poussière chauffée par les projecteurs, de laque, de vieux bois et d’adrénaline. Mais cette fois, le cœur de Clara ne battait pas la chamade par peur. Il battait par impatience.

Dans les coulisses du Théâtre de la Ville, l’obscurité était totale. Elle sentit une main se glisser dans la sienne. Une main large, chaude, rassurante. Gabriel.

Ils ne s’étaient pas quittés de la journée. Ils avaient emmené Léo au parc l’après-midi, loin des photographes qui campaient devant l’entrée des artistes. Ils avaient instauré leurs propres règles : pas de téléphone en coulisses, pas de drame hors plateau.

— Prête ? chuchota-t-il dans l’ombre.

— Toujours.

Le régisseur fit un signe. Le rideau commença sa lente ascension, révélant le rectangle de lumière blanche sur le plateau nu.

L'engagement était total. En entrant sur scène, Clara ne devint pas Médée ; elle prêta son corps à Médée, tout en restant Clara. Elle sentait chaque fibre de son être, la plante de ses pieds sur le plancher, l'air qui entra dans ses poumons, le regard de Gabriel qui l'attendait de l'autre côté du faisceau lumineux.

La tension sur scène était palpable, presque érotique par sa pureté. Ils jouaient l'affrontement, la douleur, la rupture, mais dans le creux de leurs yeux, subsistait une vérité que personne d'autre ne pouvait déchiffrer. C'était leur secret. Leur sanctuaire.

Quand la dernière réplique tomba, le silence qui suivit fut la plus belle ovation qu'ils aient jamais reçue. Ce n'était pas le silence du choc, mais celui du respect.

Puis, le tonnerre d'applaudissements éclata.

Ils saluèrent, main dans la main. Gabriel ne chercha pas à se mettre en avant. Il resta un pas derrière elle, la regardant recevoir l'amour du public, son visage rayonnant d'une fierté tranquille.

Plus tard, dans la loge commune, l'agitation retomba. Ils s'étaient douchés, s'étaient débarrassés des costumes de scène. Clara finissait de boutonner son manteau quand elle vit Gabriel l'observer dans le miroir.

— On rentre ? demanda-t-il.

— On rentre.

Il s'approcha d'elle, ses bras l'encerclant, ses lèvres trouvant le creux de son oreille.

— Tu as été incroyable. Mais j'ai hâte de te voir dans la lumière de la cuisine demain matin. C'est ma scène préférée.

Elle se blottit contre lui, fermant les yeux.

— Tu sais, Gabriel... pendant des années, j'ai cru que les projecteurs servaient à nous montrer au monde.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je sais qu'ils ne servent qu'à nous aider à trouver le chemin de la maison.

Ils sortirent par la petite porte de derrière. Dehors, la nuit parisienne était fraîche, constellée de lumières urbaines. Un taxi les attendait. Pas de garde du corps, pas de limousine blindée. Juste eux deux, serrés l'un contre l'autre sur la banquette arrière, tandis que la ville défilait comme un vieux film dont ils auraient enfin réécrit la fin.

Clara posa sa tête sur l'épaule de Gabriel. Elle n'était plus une actrice, plus une victime, plus une ombre. Elle était Clara. Et pour la première fois, la lumière ne venait pas d'en haut, mais de l'intérieur.

Le silence sous les projecteurs avait enfin laissé place à la musique de la vie. Une musique simple, un peu désaccordée parfois, mais terriblement juste.

La guerre était finie. L'amour avait gagné, non pas en triomphant du monde, mais en créant le sien. Un monde où l'on pouvait enfin respirer, sans attendre que quelqu'un crie "Coupez !".

FIN

Merci d'avoir lu "Le Silence sous les Projecteurs"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)